FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Année 1929

THÈSE

N° 439

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Ritharasi NORODOM

Né à Phnom-Penh (Cambodge), le 31 juillet 1898

L'ÉVOLUTION DE LA MÉDECINE AU CAMBODGE

Président : M. TANON, *Professeur*

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1929

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552225_0029

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Année 1929 **THÈSE** N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ETAT)

PAR

Ritharasi NORODOM

Né à Phnom-Penh (Cambodge), le 31 juillet 1898

L'ÉVOLUTION DE LA MÉDECINE AU CAMBODGE

Président : M. TANON, *Professeur*

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1929

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECENE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	VILLARET.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT. BEZANÇON. ACHARD. WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET. HARTMANN. LEJARS. GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	BRANCA.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
ABRAMI . . .	Pathologie médicale.
ALAJOUANINE	Neurologie et Psychiatrie.
AUBERTIN . .	Pathologie médicale.
BASSET . . .	Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN . .	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BLANCHETIÈRE . . .	Chimie biologique.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT . .	Pathologie chirurgicale.
CHABROL . .	Pathologie médicale.
CHIRAY . .) CLERC . . .)	Pathologie médicale.
DEBRÉ	Hygiène.
DOGNON . . .	Physique.
DONZELOT. .	Pathologie médicale.
DUVOIR . . .	Médecine légale.
ECALLE . . .	Obstétrique.
FIESSINGER .	Pathologie médicale.
GARNIER. . .	Pathologie expérimentale.
GATELLIER .	Pathologie chirurgicale.
HARVIER. . .	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER	Urologie.
HOVELACQUE	Anatomie.
HUTINEL. . .	Pathologie médicale.
JOYEUX . . .	Parasitologie.

MM	
LABBÉ (Henri).	Chimie biologique.
LARDENNOIS.	Pathologie chirurgicale.
LEMAITRE. .	Oto-rhino-laryngologie.
LEROUX	Anatomie pathologique
LEVY-SOLAL.	Obstétrique.
LHERMITTE .	Pathologie mentale.
LIAN.	Pathologie médicale.
MATHIEU . .	Pathologie chirurgicale.
MERCIER (Fernand). . . .	Pharmacologie.
METZGER. . .	Obstétrique.
MONDOR . . .	Pathologie chirurgicale
MOURE	Pathologie chirurgicale
MULON. . . .	Histologie.
OBERLING . .	Anatomie pathologique.
OLIVIER . . .	Anatomie.
PHILIBERT. .	Bactériologie
QUENU. . . .	Pathologie chirurgicale.
RICHET Fils .	Physiologie.
SÉZARY. . . .	Dermatologie et syphiligraphie.
VALLERY-RADOT (Pasteur).	Pathologie médicale.
VAUDESCAL .	Obstétrique.
VELTER . . .	Ophtalmologie.
VERNE	Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
BUSQUET	Pharmacologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique

MM.	
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
REFFERER. .	Histologie.
ZIMMERN. . .	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.	
ALGLAVE AUVRAY CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE.	Clinique médicale.
LE LORIER.	Clinique obstétricale.

MM.	
LERI	Clinique médicale.
MOCQUOT PROUST SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE SA MAJESTÉ S. P. NORODOM Ier ROI DU CAMBODGE

Grand Croix de la Légion d'Honneur

« Je désire que tu t'orientes vers la médecine occidentale, dont les ressources intellectuelles et techniques sont sans cesse en évolution ».

Témoignage de mes regrets éternels, de ce qu'Elle n'a pu me voir accomplir sa pensée. En moi, je ressens combien Sa bienfaisante initiative de placer le pays Khmer sous le Protectorat est une source de progrès florissants.

L'œuvre accomplie par la civilisation moderne comblerait Ses vœux, et Il assisterait à la réalisation, de Ses rêves qui semblaient alors, tenir du merveilleux.

A LA MÉMOIRE DE MA GRAND'MÈRE SA MAJESTÉ LA REINE

Mes respectueux hommages d'inaltérable affection.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

Commandeur de la Légion d'Honneur

Avec mes plus grands regrets qui seront éternels. Ce travail est offert, en témoignage de vive affection filiale et de respectueuse reconnaissance.

A MA CHÈRE ET VÉNÉRABLE MÈRE

Cette thèse est dédiée.
En reconnaissance des sacrifices qu'elle s'est imposée, en témoignage de profonde affection filiale. Ce bien faible hommage de gratitude sans bornes, de profonde admiration et d'inaltérable pensée, je l'adresse à celle à qui je dois mon instruction.

A MA FAMILLE

A LA MÉMOIRE DE SA MAJESTÉ SISOWATH

Grand Croix de la Légion d'Honneur

Avec mes plus grands regrets.

A SA MAJESTÉ MONIVONG

Grand Croix de la Légion d'Honneur

Hommage respectueux.

A NOTRE GRANDE FAMILLE ROYALE

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE

S. A. R. Mayura NORODOM

À LA MÉMOIRE DE MON COUSIN

Synhara NORODOM

A LA MÉMOIRE DE M. Maurice LONG

Ancien Gouverneur Général de l'Indochine
Ancien Député de la Drôme

A LA MÉMOIRE DU DOCTEUR Henry COPPIN

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
Professeur de Clinique Médicale à l'Ecole de Médecine d'Hanoï

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur TANON

Professeur d'Hygiène et Médecine préventive
à la Faculté de Médecine
Médecin Inspecteur des Epidémies
Chevalier de la Légion d'Honneur

Monsieur le Professeur TANON nous a fait le très grand honneur de bien vouloir accepter la présidence de cette thèse. Qu'il nous soit permis de lui offrir nos hommages respectueux et nos sincères remerciements.

A MON JURY DE THÈSE

A Monsieur Ernest OUTREY

Ancien Résident Supérieur au Cambodge
Député de la Cochinchine et Délégué du Cambodge

En témoignage de profonde reconnaissance.

A Monsieur le Docteur CHRISTOS MOSCHOS
ET SA FAMILLE

Souvenirs ineffaçables.

A Monsieur le Docteur Jean MARTINIE

Ancien Médecin de la Maison Royale de Siam

En signe d'étroite amitié.

A Monsieur le Docteur M. SONN

Ex-Interne des Asiles de la Seine
Médecin-Directeur de l'Asile d'Aliénés de Bien-Hoa (Cochinchine)

En souvenir des épreuves vécues en commun.

A Madame TOZZA ET A Monsieur Eugène TOZZA

Avocat à la Cour d'Appel de Paris
Juge de Paix suppléant
Chevalier de la Légion d'Honneur
Croix de Guerre

Souvenirs de nos bonnes relations.

A Monsieur Robert LORTAT-JACOB

Docteur en Droit
Avocat à la Cour d'Appel de Pnom-Penh (Cambodge)

En souvenir de la précieuse et si bienveillante amitié qu'il m'a toujours témoignée.

A Monsieur ALBERT SARRAUT

Ancien Gouverneur Général de l'Indo-Chine
Ancien Ministre des Colonies
Ancien Ministre de l'Intérieur
Sénateur de l'Aude

Avec l'expression de ma vive reconnaissance, pour m'avoir permis de mener à bonne fin de longues études scientifiques.

A Madame MOLINIÉ
ET A Monsieur le Docteur JEAN MOLINIÉ

Ancien Interne de l'Hôpital International
Député de l'Aveyron
Conseiller Général

Avec l'hommage de ma profonde gratitude, depuis qu'ils ont bien voulu diriger les débuts de ma carrière médicale.

A Monsieur ÉDOUARD DALADIER

Ancien Ministre des Colonies
Député de Vaucluse

Hommage de profond respect et de reconnaissance.

A Monsieur MARIUS MOUTET

Député de Vaucluse

Affectueuse reconnaissance.

A Monsieur CHARLES BELLAN

Ancien Résident de France en Indochine

Avec mes souvenirs cordiaux.

A Monsieur MANSION ET SA FAMILLE

Eternels souvenirs.

A Monsieur le Professeur V. BALTAZARD

Professeur de Médecine Légale à la Faculté de Médecine de Paris
Directeur de l'Institut Médico-Légal
Officier de la Légion d'Honneur
Croix de Guerre
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin-Expert près les Tribunaux

En témoignage de ma respectueuse gratitude.

A Monsieur le Docteur M. DUVOIR

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine
Médecin des Hôpitaux

A Monsieur le Docteur René PIÉDELIÈVRE

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris
Médecin-Expert près le Tribunal de la Seine
Professeur agrégé à la Faculté de Médecine

A Monsieur le Docteur F. DERVIEUX

Chef des Travaux de Médecine légale à la Faculté
Médecin-Expert près le Tribunal de la Seine

A Monsieur Emile KOHN-ABREST

Directeur du Laboratoire de Toxicologie à la Préfecture de Police

A TOUS MES MAITRES
DE L'INSTITUT DE MÉDECINE LÉGALE
ET DE PSYCHIATRIE

À Monsieur le Professeur CADENAT

Professeur de Clinique Chirurgicale
Officier de la Légion d'Honneur

Hommage de profonde gratitude.

À Monsieur le Professeur BRUMPT

Professeur de Parasitologie
Officier de la Légion d'Honneur
Membre de l'Académie de Médecine

Vive reconnaissance.

À TOUS MES MAITRES
DE L'INSTITUT DE MÉDECINE COLONIALE

À TOUS MES MAITRES
DE LA FACULTÉ ET DES HOPITAUX DE PARIS

AUX MIENS ET À MES AMIS

À TOUS CEUX QUI ME SONT CHERS

À MES CAMARADES D'ETUDES

A MES CAMARADES INTERNES

DE LA MAISON DÉPARTEMENTALE DE LA SEINE

AVANT PROPOS

Cette thèse inédite et originale est la première qui ait été écrite sur **l'Evolution de la Médecine au Cambodge.**

Certes, l'éloignement et l'isolement de ce peuple oriental eut pendant longtemps fait méconnaître les lois, les coutumes, les mœurs khmères et celles des cérémonies rituelles concernant la médecine. Les pratiques de la famille cambodgienne sont en partie venues de l'Inde Ancienne, berceau de leurs ancêtres, et elles ont été importées en Indochine, par ceux qui, probablement aux premiers siècles de notre ère, vinrent en faire la conquête. L'étude approfondie des états d'âme, tant religieux que profanes, des superstitions et croyances, qui imprègnent la science médicale et astronomique, est pleine d'attraits, de surprises, de révélations.

Nous avons travaillé cette thèse, en nous renseignant sur place et en notant avec le plus grand soin les détails pour l'intérêt des lecteurs qui s'occupent des choses de l'Extrême-Orient, particulièrement du Cambodge.

Les traductions que nous donnons ici sont celles du

pâli, paroles de Bouddha ; de langue indoue, *langue* d'origine *Sanscrite* ; du *Kampy*, Livres Saints ; de *pierres gravées* restées longtemps enfouies dans la terre (ruines d'Angkor), ou abandonnées dans la brousse, et de *pierres taillées* ayant livré une partie de leurs secrets. Nous reproduirons plus spécialement l'origine et la synthèse médicales.

Nous mettons au courant nos lecteurs, très succinctement.

Nous avons divisé cette étude en deux époques ; l'époque ancienne et l'époque contemporaine.

L'époque ancienne est celle qui précède la conquête française. Elle se divise ainsi :

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

Quelques mots grosso-modo sur la situation géographique du Cambodge — sa climatologie — un aperçu général de l'histoire du Cambodge.

Chapitre II

Ethnographie cambodgienne dans les rapports avec la médecine.

La procréation.

La première retraite de la jeune fille, *Thvœu-Bonn-Chaul-Molop*.

La sortie de la retraite, *Thvœu-Bonn-Chen-Pi-Molop*.

Les traditions et croyances superstitieuses khmères dans la Médecine.

Les revenants, *Khmoch-long*.

Les revenants lumineux ou farfadets, *Khmoch-préay*.

Les génies bienfaisants, *Arak*.

Les démons. *Néac-ta*.
Les sorciers.
Les amulettes prophylactiques et philtres d'amour.
Les goules, *Ap*.
Le fœtus annonciateur. *Kaun-Krâk*.
Le fils lutin. *Kaun—préay*.
Le loup-garou femelle. *Smel*.
Les guérisseurs.
L'horoscope Khmer.

Chapitre III

La médecine cambodgienne à base de sorcellerie.
Leur complexion.
La médecine cambodgienne. *Meul-Rockya*.
Les rites obstétricaux.
La fête de la grossesse.
La fête de l'accouchement.
Diagnostic des matrones.
Le nouveau-né.
Le baptême de l'enfant, *Kao-sâk-prey*.
La mère et l'enfant.
L'avortement et l'infanticide.

Chapitre IV

Quelques maladies exotiques dans les rapports avec la goule.
Le paludisme, *Krounnchang*.
Le choléra, *Tiam-Ngu-chos-Khoout*.
La dysenterie amibienne, *Muol-chiam*.
La peste, *Pèh*.
L'éclampsie, *tâs phleung*.
Phase épidémique.

Chapitre V

La lèpre au Cambodge.
Son origine.
Anecdote du roi lépreux.
La lèpre période pré-angkorienne.
Prophylaxie et essais.

Chapitre VI

L'incinération rituelle. *Dot Khmoch* ou *Bochéa Khmoch*.
La pharmacologie et la thérapeutique Khmères.
Quelques mots sur l'opium *Aphien*, et le chanvre indien *Kanchha* en Extrême-Orient.

Dans **l'époque actuelle,** nous avons peu de choses à dire, car l'évolution de la médecine moderne au Cambodge est identique à celle d'Europe.

Nous ne faisons que quelques simples remarques pour donner un aperçu général des progrès réalisés.

Toutefois, nous pouvons ajouter que l'organisation nouvelle satisfait grandement le peuple Khmer.

La deuxième partie se divise ainsi :

Chapitre I

Evolution actuelle. Introduction de la Médecine Occidentale au Cambodge.
La réforme du progrès médical.

Chapitre II

Constructions des hôpitaux, maternités, lazarets, infirmeries, orphelinats, sanitaires maritimes, bureaux d'hygiène, réorganisation..... etc.
Prophylaxie.
Conclusions.

PREMIÈRE PARTIE

ÉPOQUE ANCIENNE
(AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE)

CHAPITRE PREMIER

Situation géographique

L'Indochine est une grande péninsule ayant la forme d'un S, et située entre l'Indoustan et la Chine. Les races des peuples d'Extrême-Orient, ont des origines différentes, et avant la conquête française, les peuples étaient restés dans la civilisation « isolée », sinon très ancienne.

Nous insistons tout particulièrement, quoique grossomodo sur le Cambodge que les occidentaux ne seront pas fâchés de connaître, car ce pays, est peut-être le seul original de toute l'Indochine, tant au point de vue *médical* qu'au point de vue *traditionnel* et *géographique*.

Le royaume du Cambodge a toujours existé. Il est borné à l'Est par l'Empire d'Annam, au Nord-Est par le Laos, par des provinces siamoises qui lui furent enlevées après des luttes séculaires et dont les populations sont encore ses enfants, les frères de race de ses propres habitants ; au Nord-Ouest, par le Siam ; au Sud, il touche au Golfe de Siam et à la Basse Cochinchine, pays qui lui appartenait encore il y a environ trois siècles, avant que les annamites l'eussent colonisé et conquis. Il forme avec lui la majeure partie du bassin deltaïque de ce grand fleuve asiatique, connu sous le nom de Mékong et qui prend sa source dans le Thibet pour se jeter dans la mer de Chine Méridionale.

Le royaume a la forme d'un rectangle, long de 440 km. environ et large de 320 km. ; il couvre ainsi 120.000 km², représentant approximativement un cinquième de la superficie de la France.

Les terres sont couvertes de forêts sur plus d'un tiers de sa surface : forêts clairières ou forêts de haute futaie. Elles se divisent en trois catégories :

1° Parties qui sont inondées au moment de la saison des hautes eaux ;

2° Parties en plateaux ;

3° Parties en montagnes pouvant atteindre jusqu'à 1500 mètres d'altitude.

La plus grande partie des plaines cambodgiennes est inondée en été ; l'eau y devient rare en hiver (saison sèche), en dehors des cours d'eau permanents, et des *trapéang* sortes d'étangs, qui finissent cependant par se dessécher parfois complètement. Certaines plaines étant

boisées, la visibilité est limitée à courte distance ; les lieux habités sont rares, sauf le long des cours d'eau.

Les phénomènes de l'inondation se manifestent d'une façon toute particulière au Cambodge. Le courant d'eau qui descend du Laos est brusquement ralenti par le défaut de la pente du sol que la nature a créé. C'est ainsi que ces eaux ne peuvent plus s'écouler rapidement vers la mer.

De nombreux marais, étangs, lacs, persistent dans les parties les plus basses du pays ; les cambodgiens viennent y cueillir les grains de lotus et y pêcher les poissons qui sont leur alimentation principale.

Dans les régions montagneuses, les roches ne se montrent à nu qu'en certains endroits et non d'une façon suivie ; en certains lieux, le sol est recouvert d'un manteaux d'alluvions ; le sous-sol n'est visible que dans les *phnom*, petits monticules. La couche d'alluvions est fréquemment recouverte par la forêt de haute futaie.

Autour de la cuvette de Tonlé-Sap (Grand Lac) existe une zone inculte, boisée, souvent marécageuse ; les terres d'alluviennes attirent les agglomérations humaines. Dans la zone centrale de ces pays montagneux, il y a des *Phnom Dang-Règ* qui séparent le Cambodge du Siam. A l'Ouest, se trouvent la Chaîne des Cardamomes, le Massif de l'Eléphant, la presqu'île rocheuse de Réam, et enfin, les *phnom* inconnus qui possèdent le gisement de saphirs et de rubis de Païlinh. Dans les environs de la province de Sisophon, la réserve d'or reste inépuisable.

Parmi les plus grandes variétés d'essences, on y trouve principalement du bois de Teck et une sorte de pin atteignant de grandes dimensions. On trouve aussi le Yao, de la famille des diptérocarpés, un des plus beaux arbres de la forêt du Cambodge.

Comme produit du sol, on a le coton, le maïs, le café, la canelle, le poivre, la canne à sucre, le tabac, l'ortie de chine, l'indigo, le cardamome, le sucre de palmier.

Les arbres fruitiers sont nombreux et les fruits sont les plus variés. Ce sont : le mangoustanier, le durio, le carambolier, le jacquier, le pommier canelier, le corossolier, le tamarinier, le goyavier, l'oranger, le pample moussier, le citronnier, le papayer, le bananier, l'ananas, le palmier à éventail, le jamboisier, le cocotier, le grenadier, le jujubier, l'arbre à pain. Beaucoup de ces arbres fruitiers ne poussent pas en France.

La chasse aux grands gibiers dans les hautes forêts n'est pas rare. On remarque que le tigre de la forêt est beaucoup plus beau que le tigre de la rizière ; la robe de ce dernier est moins propre, il s'attaque plus fréquemment à l'homme. La panthère, le guépard ou chat-tigre (chat-sauvage), le chacal ou chien sauvage, l'éléphant, le rhinocéros, le pangolin, le cerf, l'antilope, le chevreuil, le lapin, le lièvre, etc... sont également nombreux.

La pêche joue un grand rôle dans l'industrie. Il existe plus de vingt espèces de poissons d'eau douce et d'eau salée. Les différents modes de pêche conservent leur caractère primitif et procèdent de plusieurs méthodes.

Pendant la journée, les hommes se reposent alors que les femmes et les enfants vident, salent et étendent sur les claies, les poissons qui doivent être séchés au soleil. Dès que la crue recommence à élever le niveau des eaux, tous les groupes temporaires se dispersent, chacun rentre dans son logis. Une partie de la pêche ainsi produite est consommée dans le Cambodge. Un tonnage de huit à dix millions de kilogrammes, valant 130.000.000 de francs est annuellement exporté et vendu sur les divers marchés de l'Extrême-Orient.

Les cultures ne sont pas rares, les animaux de trait résistent habituellement à la forte chaleur pendant le travail. Le bœuf, le buffle, le cheval, l'éléphant sont considérés comme des frères inférieurs. Pendant la saison, le repiquage et la moisson constituent les deux grands travaux. La destruction du riz, la plante nourricière par excellence, est considérée comme un sacrilège, comme une profanation, un parricide. Le sucre de palme, *Skâr-Phenn*, mérite une mention spéciale. Ce travail n'a lieu que pendant la saison sèche ; il est particulièrement pénible, et produit plus de 5.000.000 de kgs. par an.

Les habitations sont construites d'après les vieilles règles et les antiques traditions ; elles sont posées sur pilotis, et élevées d'un mètre, quelquefois de deux mètres au dessus du sol ; elles sont faites en bois ou en bambous, couvertes de chaumes ou de feuilles de palmiers ; elles comprennent un ou deux corps de logis à quatre fermes. La génération actuelle commence à employer de la tuile, avec quelques modifications de l'ar-

chitecture primitive. Le mobilier est partout très simple. L'escalier pour pénétrer dans la maison est une sorte d'échelle, qui est plutôt grossièrement faite.

La population du Cambodge ne dépasse pas 1 million 500.000 âmes, soit 12 habitants par kilomètre carré. Elle est cambodgienne pour les trois quarts ; le reste comprend des Chinois, des Annamites, des Malais, des Tchames et quelques peuplades arborigènes.

Mais dans l'Ancien Cambodge, ce pays de monuments artistiques qui font l'objet de tant d'études, embrassait une superficie quatre ou cinq fois plus grande ; il comptait approximativement cinq ou sept millions d'hommes, ayant pu étendre temporairement sa domination sur quelques peuples voisins.

L'état moral et social des habitants change avec plus de rapidité. La population est vigoureuse quelle que soit la force des agents physiques qui travaillent sans cesse à modifier le pays.

Quant aux peuplades arborigènes, elles sont probablement apparentées aux Khmers et elles conservent leurs propres dialectes : tels sont les *Yan*, les *Tchong* ou *Xong* qui jadis ont occupé une aire assez étendue à l'Ouest du Grand Lac, dans les régions montagneuses qui servent encore de refuge à leurs descendants.

Ces arborigènes font une culture du riz insuffisante pour se nourrir. D'ailleurs ils emploient des procédés primitifs qui consistent à incendier des coins de forêts et à planter la semence dans les cendres. Ils ont une grande habileté à la chasse. On y donne des festins aux mariages, aux enterrements, aux fêtes de nouvel an,

aux semailles et aux moissons ; toutes ces cérémonies sont ordonnancées par les sorciers redoutés qui tiennent lieu de prêtres pour entrer en communication avec les ancêtres, les génies et les divinités appelés *Brah* ou *Yan*, selon que la langue tient du cambodgien ou du *tchame*.

Les gens de race cambodgienne dite aussi *Khmère* se rapprochant plutôt des Mongols, ont les traits de la face accusés, les yeux légèrement bridés et les regards obliques. Les dents sont belles par nature ; suivant la tradition, elles sont noircies artificiellement. La taille est moyenne et généralement les épaules sont plus larges que chez les annamites ; l'embonpoint est rare ; les jambes sont droites et parfaitement articulées sur le bassin. La démarche est sûre, élégante, gracieuse même.

Les filles sont sveltes et admirables par la perfection des formes ; mais malgré la grâce des attitudes et leurs grand yeux noirs bien fendus et peu bridés, elles ont quelquefois des traits communs et une certaine lourdeur qui dégénèrent de bonne heure en un embonpoint excessif. Les deux sexes semblent se transmettre régulièrement et par hérédité deux types nettement marqués d'une double origine. Le teint peut déceler le nombre de croisements, entre races jaunes et races colorées de l'Inde. Les cambodgiens n'ont que peu de moustache et rarement de la barbe ; mais leurs sourcils sont bien accusés. Les cheveux, d'un noir d'ébène, sont abondants et drus, quelquefois ondulés naturellement. Ils tombent peu et ne blanchissent que tard.

Les hommes ainsi que les femmes mariés portent la chevelure courte mais non rasée ; elle est ramenée en arrière, ou séparée en deux par une raie au milieu de la tête. Les femmes portent des chaînes au cou, des bagues aux doigts, aux poignets, et les jeunes filles aux chevilles.

Le peuple Khmer est d'une grande frugalité ; il ne prend que deux repas par jour, quelquefois un petit potage le matin. Il boit de l'eau ou du thé, rarement de l'alcool ou du vin. L'heure du repas est respectée chez les petits comme chez les grands, et même chez les esclaves. On chique après le dessert, des feuilles de bétel enduites de chaux et roulées autour des quartiers de noix d'arec, avec un peu de tabac et de gambier. L'abus de ces chiques produit une sorte d'ivresse qu'on appelle « l'ivresse d'arec » *saveng sla*.

Les filles, dès que surviennent les premiers signes de nubilité, « entrent dans l'ombre », c'est-à-dire que d'après les mœurs et coutume, elles mènent une vie très réservée. Elles changent de moralité et ne se mêlent pas aux personnes et autres jeunes filles plus jeunes qu'elles (voir p. 23).

Climatologie

La température du Cambodge varie entre 18 et 36° centigrades : la moyenne est de 28°. Certaines années, il y fait plus chaud, à cause d'une variation de l'humidité. La nuit, le thermomètre ne descend pas au-dessous de 18°. La fraîcheur se trouve notamment au bord des

fleuves, de décembre à mars. Vers le début d'avril et de mai, dans les fleuves et les rivières, des poissons venimeux arrivent : le *Krapot* ou dodion est plus spécialement méchant à cette époque ; il mord tous ceux qui entrent dans l'eau. En juin et juillet, il existe un certain petit poisson dit *Trey Kragne*, qui se roule sous terre, boit l'eau des pluies, des flaques, puis s'en va au loin chercher d'autres lagunes, de nouveaux domiciles.

Dans certaines régions, le régime des moussons est périodique, et donne annuellement deux saisons aussi régulières que bien tranchées. Pendant les moussons des pluies, le brouillard paraissent plusieurs jours avec chaleur, annonce la pluie ; s'il paraît entre les pluies quotidiennes, il indique le beau temps. L'invasion des libellules (genre d'insectes orthoptères pseudonévroptères) dans une région où il fait sec hors de saison, annonce la pluie.

Lorsque le vent du Sud-Ouest de mai à octobre, accumule de gros nuages épais, les pluies torrentielles et les violents orages l'accompagnent toujours ; les parties de terre altérées se rafraîchissent, la chaleur et l'humidité renouvellent la végétation ; les pluies et la crue des rivières inondent en partie le pays. L'indice de la décrue des eaux c'est le cri du *Khvêk* crabier nocturne, qu'on entend pendant la nuit.

La terre est généralement argileuse ; sous une première couche de sable et de légère d'alluvions, l'eau ne pénètre que peu, et est retenue à la surface du sol ; à ce moment la saison des semailles commence.

Le vent du Nord-Est est sec de novembre à avril ; il

souffle brusquement pour s'adoucir progressivement. Les ondées sont rares au commencement et s'interrompent aussitôt. Les plantes et les récoltes poussent rapidement. Quand le sol du dépôt argileux se crevasse, se durcit et que le sable est devenu sec, la sécheresse torride brûle les plantes, les feuilles des arbres et des arbustes ; c'est une véritable offensive de chaleur. Il n'y a que l'eau des pluies et des mares de grande profondeur pour calmer la soif des hommes et des animaux. Cette saison sèche souffre véritablement du manque d'eau.

La baisse des eaux est signe de récolte, dans les plaines et dans les environs ; la récolte des paddys et des autres céréales se fait selon de vieux usages locaux.

Les endémies tropicales y sont aussi violentes concurremment avec les maladies occidentales, telles que la fièvre typhoïde et d'autres affections respiratoires. L'anémie y est assez redoutable. Mais ce qui est le plus dangereux ce sont les maladies des voies digestives, l'hépatite entraînant la congestion ou l'abcès du foie, la dysenterie, le choléra, la peste, le paludisme sous toutes formes, suivant les régions ou le tempérament de chaque individu. La chaleur accablante du soleil peut provoquer des congestions et des insolations mortelles.

A certaines époques de l'année, on a des surprises désagréables, des invasions de grosses mouches-punaises, de sauterelles qui ravagent les champs et les rizières, et causent de grands dégâts dans les récoltes.

Aperçu général de l'histoire du Cambodge

Un peu avant l'ère chrétienne, l'ancien Cambodge était connu des Chinois sous les noms de *Founan*, de *Pa-nam* ; cependant, c'est de l'Inde que ce pays tira sa civilisation, ses mœurs, ses coutumes et ses concepts religieux, comme il en avait tiré ses habitants.

Dès l'ère chrétienne, la région est mentionnée sous le nom de *Chinla*. Ce n'est que vers le premier siècle de l'ère cambodgienne, quand le sanscrit fut remplacé par le *pâli* dans les livres de l'époque, qu'apparaît le nom de *Kampuchia*. Le Cambodge situé dans le sud de l'Inde depuis les frontières du Binh-Thuan jusqu'aux montagnes qui divisent les bassins du Mékong et du Ménam, s'étend jusque dans la région des grands lacs.

A la période *pré-angkorienne*, le royaume de Palembourg occupait toute la presqu'île malaise. Ce fut l'intervention de cet état de l'Insulinde dans les affaires du Cambodge qui devait constituer le royaume Kmer.

Vers le xv^{e} siècle, suivant la légende populaire, le premier roi fut le Somdach Préas, baron Réachéa Pounhéa Yat (1435).

Au moment où le roi Pounhéa Yat vint s'établir à Chatururak, ancien village, il se trouvait un groupe d'habitants dans un hameau portant le nom de Sway At. Par un hasard miraculeux, une vieille femme, Khmère, nommée Penh, qui était rentière, aperçut un jour un tronc d'arbre de Kaki (bois rose) emporté par le courant d'eau, au niveau des fleuves à Quatre-Bras

(Tonlé-buonn-mouk) et qui restait échoué sur le bord escarpé de cette rivière. Les habitants de ce hameau virent sur ce tronc de kaki, deux statuettes ; une statuette de divinité possédant quatre faces, et une autre statuette en pierre dit *Néak-ta* (idole cambodgienne). Ils demandèrent à la dame Penh d'organiser une cérémonie en l'honneur de ces divinités. Celle-ci éleva un *Phnom* (monticule) dont le sommet était en forme de Tour, et elle lui donna son nom : Phnom-Penh, *Mont-Penh*. La capitale du Cambodge fut ainsi appelée Phnom-Penh depuis l'an 1434.

L'Ancienne Capitale qui était Angkor se transforma peu à peu depuis cette époque. La cité d'Angkor n'était plus habitée par les souverains Khmers. Les Siamois s'en étaient emparés en 1420 pour la seconde fois. Mais avant de quitter ces monuments, ils les avaient saccagés, détruits en grande partie et ils tombèrent en ruines. Ces ruines ont été découvertes sur une étendue de 30 km. après être restées longtemps cachées.

Aujourd'hui, les ruines d'Angkor-Wath et d'Angkor-Thom sont parmi les monuments de l'Art Khmer, l'un des plus imposants et des mieux conservés, majestueusement élevées aux divinités indoues par les souverains de l'Ancien Cambodge.

En nous plaçant tout de suite dans l'époque contemporaine, nous citerons le règne de Ponhéa Yat, qui fut suivi de celui de Ang-Duon (1845-1859). C'était un prince intelligent, actif, charitable et très aimé de son peuple. Il punissait sévèrement les ivrognes, les joueurs et les fumeurs d'opium ; en un mot, c'était un bon roi.

En 1855, il demanda l'appui de la France pour faire cesser les empiètements des annamites et se soustraire à la tutelle siamoise. La France lui envoya M. de Montigny, qui vint à Kampot; mais la crainte des Siamois empêcha Ang-Duan de le recevoir. Il mourut en 1859.

Le prince S. P. Norodom, son frère, lui succéda immédiatement. Les débuts de son règne furent troublés par la révolte de son frère Si Vatha N. qui refusait de le reconnaître comme roi.

S. P. Norodom s'en alla au Siam et emporta les attributs de la royauté tels que la couronne, l'épée sacrée et le sceau royal.

Après six années de séjour au Siam (1862), S. P. Norodom rentra de nouveau au Cambodge ; mais le Siam s'empara à Bangkok de tous les insignes de la royauté.

Lorsque le Gouvernement de Napoléon III établit son protectorat sur la Cochinchine, il exigea du Siam la remise des insignes royaux retenus à Bangkok. La cérémonie du couronnement de S. P. Norodom eut lieu le 3 juin 1864.

Le représentant de la France remit la couronne dans les mains de S. P. Norodom qui la plaça lui-même sur sa tête. Les Siamois quittèrent définitivement le Cambodge au lendemain des fêtes.

Nous ne parlons pas des révoltes de Sva, des rebelles de Ang-Phin, des révoltes de Pucombo, des révoltes de Si-Vatha N., des mécontentements du Siam !

Pour assurer la paix, le roi S. P. Norodom donna son blanc-seing au Gouvernement français, qui fit le nécessaire pour le maintien de la paix. Par la convention du

17 juin 1884, S. P. Norodom acceptait, en présence de M. Charles Thomson, représentant de la France, les réformes administratives judiciaires, financières et commerciales.

Pendant les dernières années du règne de S. P. Norodom, le peuple fut très satisfait, en raison de la civilisation nouvelle ainsi que des réformes apportées.

Sentant sa fin prochaine, bien qu'il fut à l'abri de ce que ses ennemis pouvaient tenter contre Lui, que ce soit le Siam ou son frère Si Votha N. compétiteur au trône, il confia son royaume, son peuple et ses enfants aux bons soins de la France. S. P. Norodom mourut le 24 avril 1904 après avoir régné pendant 44 ans.

Après le règne de S. P. Norodom, son frère, l'Obaréach Sisovath lui succéda (1904-1927).

CHAPITRE II

—

ETHNOGRAPHIE CAMBODGIENNE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MÉDECINE

Les lois, les coutumes, les mœurs et les cérémonies rituelles concernant la médecine, et pratiquées dans la famille cambodgienne, sont en parties venues de l'Inde ancienne, et ont été importées en Indo-Chine, par ceux qui, probablement aux premiers siècles de notre ère, vinrent en faire la conquête. Ces conquérants de race hindoue, qui entretenaient des relations avec leur patrie d'origine, avec l'Inde Méridionale, étaient brahmaniques de mœurs et de religion. Ils ont laissé des textes législatifs d'origine hindoue qu'on retrouve éparpillés dans les codes cambodgiens actuels. L'étude des superstitions, jusque dans sa science médicale et astronomique, montrant l'état d'âme tant religieux que profane, est pleine d'attraits, de surprises, de révélations.

Des *pierres gravées* enfouies dans la terre, abandonnées dans la brousse, et d'autres *pierres taillées* ont livré une partie de leurs secrets. Aujourd'hui, tout nous permet d'affirmer que la civilisation khmère est la fille

émancipée de la civilisation hindoue. Nous savons maintenant que les textes de cette genèse qu'on trouve au Cambodge, sont absolument identiques à ceux qu'on trouve à Ceylan.

C'est ainsi que naquit la civilisation khmère et qu'elle arriva à exercer sur l'Extrême-Orient une très grande influence.

La procréation

A partir du VII^e^ ou VIII^e^ siècle, la race khmère fut privée de communications régulières avec l'Inde. Elle conserva encore sa noblesse de caractère et une franchise qui contrastent singulièrement avec la mentalité de ses voisins.

En ce qui concerne la tradition, la femme cambodgienne occupe dans le ménage une place très digne ; elle n'est ni grossière, ni violente.

La masse du peuple se marie jeune, est monogame. Le mariage se fait avec musique, potin, cancan ; les prières des bonzes sont indispensables, pour chasser les mauvais esprits contre les stérilités.

Suivant la légende du pays, les invités font des cadeaux aux époux ; après la cérémonie, la mariée doit conduire dans l'intérieur de la maison le mari qui tient le bout de son écharpe. Le soir, avant la nuit nuptiale, a lieu le dernier rite *Phsam-tomnek*. « L'union nuptiale » sous la direction de la mère du marié et de quelques matrones. Les nouveaux mariés s'introduisent mutuellement dans la bouche des morceaux de gâteaux ou de

bananes. La mère, saisissant leurs têtes, les fait se choquer à trois reprises, prononçant des paroles de bénédiction, de prospérité, d'encouragement, d'incantation contre les maladies, leur souhaite une abondante fécondité, puis on les laisse seuls.

Cette cérémonie traditionnelle date des ancêtres; l'objet en est d'empêcher les esprits des trépassés, les génies appartenant au marié ou à la mariée, de venir causer les maladies; c'est à la lettre une suggestion traditionnelle contre toutes morbidités qui peuvent atteindre les nouveaux époux par le fait de la colère des revenants.

La femme n'a droit qu'à un mari, mais l'homme peut avoir une autre épouse, si la première consent à ce qu'il en prenne une seconde. Pour être bigame ou polygame, il est obligé d'obtenir le consentement de la première femme. Les femmes sont hiérarchiquement subordonnées les unes aux autres. La *propone thom* ou *propone deum* grande femme, est la véritable épouse. Les autres lui doivent l'obéissance et le respect.

Néanmoins, la polygamie, autorisée par la loi, n'est guère suivie communément. Seuls la pratiquent les riches et les mandarins dont les moyens permettent de prendre plusieurs femmes; les pauvres n'en ont qu'une.

Il y a aussi des ruses de femme, pour empêcher le mari de prendre une autre compagne; elle lui fait croire que s'il le fait, le diable pénétrera dans la maison et y causera de grands dommages; elle réussit par la suggestion à guérir son époux de sa passion.

Les cambodgiens sont aimants, honnêtes et sages ; quand les deux époux sont d'origine khmère, l'adultère est assez rare. Mais l'opinion publique est très sévère pour l'épouse cambodgienne qui manque à ses devoirs. L'homme trahi par son épouse devient vindicatif et méchant ; alors il incendie la maison de son rival, ou le tue.

Les femmes khmères sont douces, bonnes mères, remarquablement patientes avec leurs enfants ; jamais elles ne se fâchent contre eux, ne crient, ne les brutalisent. Chose curieuse, la défloration n'est pas aussi grave qu'en France ; la jeune fille conserve toujours son honneur. « Si les prétendants sont nombreux, il y en aura toujours assez pour qu'on puisse choisir un mari », dit-on dans un proverbe. Une fille violée n'est point perdue de considération ; sa famille attaque le coupable devant le tribunal ; elle obtient gain de cause, indemnité en espèces, et l'affaire est classée.

Les petits cancans et les petites médisances sont fréquents dans les villages ; mais, ces racontars sont secrets, à mots couverts, et ont l'air très réservé, ce qui est le suprême caractère national.

Dans l'avant dernier siècle, les Khmers produisaient le feu en faisant frotter rapidement deux bambous convexes, l'un contre l'autre ; après échauffement suffisant, l'allumage s'obtient par l'addition d'un peu de pétrole.

Il est coutumier de brûler des cierges de cire végétale, venant du *dom chham-bâc* arbre amandier, ou de cire d'abeille, devant les statues de Bouddha, les idoles

de pierres étant considérées comme renfermant des génies ancestraux.

Dans certaines régions, les Khmers croient aux endroits néfastes qui ne sont ni habitables, ni cultivables, sans danger de mort ; ils croient aux lieux hantés par les esprits mauvais, aux pierres et aux statues qu'on ne peut toucher sans tomber malade ; ils croient à certains lieux près desquels on ne peut passer sans faire une offrande.

Dans la province de Sambour, il existe actuellement une très belle statue de femme de l'époque brahmanique, devant laquelle aucune femme n'ose paraître ; suivant la coutume, les hommes sont obligés d'en caresser les seins afin de n'être pas trompés par leurs femmes.

Dans les anciennes mœurs, après la moisson, quand le paddy est ramassé dans le grenier, les habitués de la maison le mettent sous la protection d'une pierre, et prient les *acha*, lettrés religieux du village, de venir réciter quelques prières, quelques invocations sacrées au-dessus du grenier pour en écarter tout danger.

La première retraite de la jeune fille « Thvœu-Bonn-Chaul-Molop »

A côté de ces lois et coutumes, il existe encore actuellement des fêtes dont le rite traditionnel se poursuit malgré la civilisation moderne. Elles ont pour but de conserver la santé, d'écarter toutes maladies des jeunes filles après la première puberté.

Le *Thvœu-Bonn-Chaul-Molop* signifiant que la jeune fille entre dans l'ombre est une fête intime, une sorte de retraite au moment de la nubilité. La cérémonie se passe dans une chambre réservée à elle et qui sera soustraite à la vue des hommes, défendue même à la vue de son père. Cette chambre est privée de rayons de soleil ; il ne peut y entrer, ni viande, ni poisson, ni œufs ; seuls, les aliments dépourvus de vie animale, tels que : le riz, les légumes, le sel et les fruits y sont tolérés.

Cette retraite et ce jeûne se prolongent plus ou moins longtemps, selon la position sociale des familles, de trois jours à six mois.

La sortie de la retraite « Thvœu-Bonn-Chen-Pi-Molop »

Le *Thvœu-Bonn-Chen-Pi-Molop*, est la « sortie de l'ombre ». Cette cérémonie rituelle est d'ailleurs obligatoirement la suite de la précédente. La sortie de l'ombre a lieu suivant la coutume à huit heures du soir ; la présence de toute la famille est nécessaire, tous les voisins et amis sont venus et attendent la sortie de la jeune fille. Au moment où elle est prête à franchir le seuil de la pièce, des musiciens jouent quelques morceaux traditionnels. Aussitôt, la jeune fille en costume de fête, sort en présence d'un danseur rituel. Une parente la conduit et la fait s'asseoir sur la natte blanche avec les deux jambes ramenées en arrière et à gauche. Elle s'incline et appuie ses coudes sur le coussin. A sa droite

un vase hémisphérique ou « phtel » est posé sur un plateau, l'intérieur contient quelques fils de coton non tordus. A sa gauche, sont placés deux plateaux supportant 5 ou 6 petits bols, pleins de vivres divers comme offrandes aux ancêtres.

L'*acha*, homme docte, récite quelques prières en pàli, et met dans les mains de la jeune fille un couteau à couper les noix d'arec, une boîte à chaux pour la chique, un sabre et des feuilles de bétel.

Ensuite, l'*acha* met un lien à la poignée du sabre qui représente le mari futur, puis aux deux poignets de la jeune fille. Après la première partie de la cérémonie, elle change de costume et s'habille de blanc

La cérémonie se termine par le *thvœu-thmen*, faire les dents. La jeune fille s'enduit le doigt d'une matière noire et se noircit les dents silencieusement. Pendant ce temps, l'acha prononce quelques prières.

La fête terminée, la jeune fille se dirige vers l'acha et le salue trois fois les mains jointes, très inclinées; puis saisit un vase et le renverse sur les pieds du lettré, en signe de reconnaissance.

A côté de ces pratiques cambodgiennes, il y en a d'autres qu'il est indispensable de supprimer, tant au point de vue traditionnel qu'au point de vue médical. Ce peuple d'Extrême-Orient, pour un simple malaise ou une légère indisposition, demande immédiatement du secours aux esprits, aux revenants, aux sorciers, au milieu de fêtes rituelles.

LES TRADITIONS ET CROYANCES SUPERSTITIEUSES KHMÈRES DANS LA MÉDECINE

Les traditions populaires, qui attirent si vivement la curiosité, sont, on peut dire, originales. Elles ne manquent guère d'intéresser les peuples d'Europe. Il est grand temps de recueillir, car ils vont disparaître, les vestiges et de faire connaître ce qui est jusqu'à présent presque ignoré de l'Europe : ce sont les sciences occultes.

Les *Khmèrs* ou Cambodgiens sont excessivement superstitieux. Ils admettent et tiennent pour vrai les *Khmoch*, ce mot signifie le défunt, le cadavre, le mort, les revenants et les esprits.

Il y a souvent dans la vie des époques où l'on est endetté envers le *Khmoch* ; ce sont des fautes graves de ne pas acquitter ce que l'on doit aux morts.

Dans des documents de la langue sanscrite, on trouve ceci : après la mort d'un être humain, il existe quatre substances : la chair, l'os, le sang et la crasse. Ceux qui ont péri de mort violente ne vont pas aux cieux ; ils appartiennent aux esprits infernaux et deviennent alors les *Khmoch* pendant tout le temps qu'ils sont en putréfaction, en puanteur, jusqu'à ce que la décomposition les ait complètement anéantis.

Les manifestations sont conformes aux caractères qu'avait le défunt de son vivant — folâtre ou méchant — bon ou mauvais, etc... On distingue ainsi le *Khmoch long*, c'est-à-dire le revenant, le *Khmoch préay* ou farfadet

qui apparaît aux vivants sous forme de feux follets, le *Smel* qui n'est autre que le loup-garou femelle, le *Néakta* ou démon compatisseur préjudiciable, le *Arak* génie ou possédé bienfaisant, le *Ap-thumup* goule ou sorcière, le *Kaun Krak* fœtus annonciateur.

Ces sorciers profitent des secrets qu'ils connaissent pour rendre malades les ennemis auxquels ils veulent nuire, pour les empoisonner, pour vendre des *Thnam sralagn*, médicaments d'amour ou philtre d'amour.

Nous donnons ci-dessous un aperçu général de ces esprits bons ou mauvais, des sorciers, des cérémonies magiques, des voyants, qui font chasser les uns ou appellent les autres.

Les revenants, Khmoch-long

Les *Khmoch-long* ou revenants, sont des esprits que l'on entend marcher et parler, mais que l'on voit rarement ; certains se plaignent ou pleurent, rient ou crient suivant le caractère qu'ils avaient pendant leur vie, et surtout suivant le mal qu'on leur a fait. Parfois, ils courent dans les campagnes, s'abordent près des maisons, réveillent les personnes endormies et ont l'audace de déplacer et de briser les objets qui sont dans la maison où ils sont rentrés. Il en existe des bons et des méchants qui pénètrent dans le corps des individus et les rendent malades. Dans ce cas, il faut avoir recours aux *ap-thmup* sorciers, qui ont la spécialité des prières magiques et des exorcismes qui obligent les *Khmoch* à rejoindre leurs domiciles ou tombeaux.

D'autres cessent d'apparaître ; c'est parce que la dernière parcelle de leur chair est complètement décomposée dans leur tombe ; mais il y a des *Khmoch* qui viennent tourmenter les vivants, même de leur propre famille, tant qu'une petite parcelle d'os reste encore dans le cercueil ; ils reviennent afin de les obliger à se rendre à leurs devoirs rituels, c'est-à-dire les incinérer.

Les revenants lumineux ou farfadets, Khmoch-préay

Les *Khmoch-préay* ou revenants lumineux (farfadets), sont plus méchants que les *Khmoch-long*, car ce sont des femmes qui meurent au cours de leur gestation, sans avoir pu se délivrer. Ainsi leur malice s'accroît de celle du fœtus qui n'a pu naître et qui est très en colère d'avoir manqué une existence. Ces revenants parcourent les campagnes sous la forme d'une flamme qui voltige çà et là au-dessus des marais, ne se posant nulle part, s'envolant jusqu'à l'infini. Les *Khmoch-long* et les *Kmoch-préay* emportent avec eux le choléra, la dysenterie, la peste, le paludisme et d'autres maladies. Ils envahissent le corps des personnes dont ils veulent se venger et les rendent malades. Immédiatement, il faut faire venir des sorciers qui savent les chasser, les obliger à regagner leurs tombeaux. Ces *Khmoch* peuvent résister plusieurs jours aux offrandes qu'on leur fait ; ils ne semblent pas toujours écouter ou même entendre les exorcistes qui déclament ; ils restent pour provoquer

même la mort. Certaines fois, les *Khmoch-long* et *Khmoch-préay* particulièrement les derniers, aiment à tromper les voyageurs, changent les signes faits aux arbres, cassent les branches des arbustes, dans les sentiers des forêts pour que les voyageurs ne puissent reconnaître le bon chemin, qu'on avait marqué d'avance. Ils lancent des appels imitant la voix humaine. Les passants croient parfois distinguer la lumière d'une maison, ils se dirigent ainsi vers ce farfadet qui recule de loin en loin à travers des branches. Le *chma-ba* est une sorte de chouette, un oiseau nocturne, vorace et féroce, dont la tête et les yeux dessinent la forme d'un chat ; il vient annoncer un malheur : soit qu'une personne va périr ou est menacée par le *Khmoch*. Les mères, qui sont généralement superstitieuses, brûlent des baguettes odoriférantes ou d'encens, et allument un cierge près des berceaux des enfants, pour supplier cet esprit malfaisant de s'en aller.

Les génies bienfaisants, Arak

Les *Arak* sont des génies généralement bienfaisants. Ils peuvent prendre possession d'une personne vivante, s'incarner en elle. Cette personne devient un sorcier. Le sorcier qui se spécialise, s'érige en guérisseur au moyen de pratiques superstitieuses, fait visite à tous ses élèves et les prévient de la date fixée pour la fête annuelle Les invocations ne se font spécialement qu'à la fête traditionnelle de chaque année ou en cas de maladie ; cette cérémonie est désignée sous le nom de *Lieng*

arak, festins des génies. Quand un guérisseur est possédé par le génie *arak*, si ce génie a bien pénétré dans son âme, son corps ne lui appartient plus, ne lui obéit plus ; c'est le génie qui commande ; l'arak se loge dans le ventre.

La cérémonie magique a lieu chez le malade ; elle est accompagnée de chants et d'orchestre. L'assistance principale comprend le malade qui prend une attitude aussi recueillie que son état le permet, sa famille et quelques intimes. Au début de la rituelle, l'orchestre commence ses accords. L'individu qui est possédé devient alors *rup-arak*, tourne frénétiquement sur lui-même ; il frémit, assis ou debout, se trémousse, se démène en éloignant ou rapprochant le plateau que tiennent ses mains, parle sans interruption, quelquefois se tait et ne se fait comprendre que par des signes, pour faire savoir que le génie l'interdit de parler.

Au bout d'une demi-heure, on interroge le *arak*. On lui demande quelle est l'origine de la maladie, si elle est grave, quel est l'esprit malfaisant, si le malade sera guéri rapidement ou lentement, etc... Le corps habité par l'esprit répond un nom quelconque, telle ou telle chose. Il tient une bougie de la main gauche, examine les mains du malade et dit selon son inspiration « la maladie est l'œuvre des génies malfaisants, des vampires, des génies de l'air, des goules ; la cause est une offense aux mânes des ancêtres, etc... »

Sur ce, il retourne à sa place, rentre dans sa chambre et change de costume. La cérémonie se termine généralement par un festin.

A la vue de ces *possédés*, ne pourrait-on pas croire que se sont des faibles esprits hystériques qui d'ailleurs, sont très dangereux semblables à des possédés d'Europe vers les XVI^e^ et XVII^e^ siècles ; car ces sorciers pourraient accuser telle ou telle personne de les avoir charmés ou de les avoir ensorcelés. Aussi, après avoir été écoutés dans leur charlatanisme, voient-ils souvent leur carrière se terminer par la violence ou l'arrestation.

Les démons, Néak-ta

Les *Néak-ta* sont des démons qui habitent dans des régions montagneuses, des entre-croisements de routes, des rizières. On les appelle aussi des protecteurs ou vengeurs.

Actuellement, nous pouvons citer quelques *Phnom* montagnes, qui se trouvent au Cambodge, tels que : *Phnom Chiso* dans la province de Bati, *Phnom Malou* (montagne de bétel) dans la province de Kampot, *Phnom Kravanh* (montagne de cardomomes) province de Pursat.

Bien des mandarins ne cessent de croire à ces lutins ; parfois ils vont jusqu'à leur faire des offrandes, et les supplier de leur garder leur place. La différence entre *Néakta* (démons) et *Arak* (génie), consiste en ce que les premiers n'ont pas la qualité de bienveillance, ne pensent qu'à faire du mal, tandis que les seconds peuvent être bons et ne sont que rarement mauvais, seulement sur demande.

Les *Néakta* sont les uns d'origine diabolique, les autres d'origine humaine. Quant aux *Arak*, ce sont des ancêtres authentiques qui reviennent sous forme de génies, et restent auprès des descendants pour surveiller la famille. La population khmère les nomme *don-ta*, ange gardien authentique.

Les sorciers

A côté des démons, des génies, des revenants et des lutins, il y a de vrais sorciers. Ils ont beau jeu pour exploiter avec profit les habitants crédules à l'excès ; ils ont toujours des diables à chasser, des *sné*, philtres d'amour, ou des *Kramoun snè*, onguents d'amour à proposer. On les remarque en général par leurs yeux très brillants et mobiles, et leur apparence inquiétante. Ils sont mystérieux, n'avouent pas facilement leur puissance, craignent et redoutent les tribunaux qui peuvent les condamner. Plus souvent, ils sont sorciers de père en fils, et de mère en fille. Mais si l'époux est sorcier, la femme ne l'est pas forcément, ou vice-versa.

Leurs connaissances, leur magie, proviennent de la science des démons et des ancêtres, disent-ils. Ils font du commerce en vendant des philtres d'amour, des prières magiques, pour faire naître l'amour ou se faire aimer avec passion. Ils vendent aussi des ficelles fétiches, qui chassent les diables et les mauvais esprits, des potions abortives très efficaces et même parfois prêtent leur maison pour la « tolérance ».

La sorcière a la spécialité de vendre et de fabriquer

les potions abortives, les philtres d'amour et de faciliter les relations sexuelles clandestines.

Le sorcier s'occupe de vendre des remèdes, des ficelles fétiches, des poisons et des onguents mystérieux.

Les amulettes prophylactiques et philtres d'amour

Chez les Cambodgiens, jusqu'à nos jours, la croyance aux amulettes était de rigueur. Ces amulettes jouent un grand rôle dans la vie des Khmers, tant au point de vue religion, superstition, qu'au point de vue prophylactique.

De petits cylindres en or, en argent ou en plomb, selon les moyens de la famille, sont enfilés sur une chaîne d'or, d'argent ou sur une cordelette de coton, laquelle est liée autour de la taille, au-dessus du pubis, en guise d'agent préventif de certaines maladies et contre les génies tortionnaires. Les inscriptions gravées dans l'intérieur des amulettes sont faites en langue pâlie.

Le *Snê*, ou philtre d'amour, a pour but de se faire aimer d'une jeune fille, d'une femme, même de plusieurs femmes, si toutefois ces personnes marquent de l'indifférence ou résistent à l'amour. D'autres fois, on les utilise pour doubler la passion, ou pour ne donner aucune inquiétude sur ses sentiments. Le jeune homme chique du bétel donné par la sorcière, en prononçant le *snê* sept fois les paroles dictées par elle ; avec des on-

guents d'amour, il se frotte les sourcils, le pourtour des lèvres, et il va se présenter et parler devant la jeune fille ; cette dernière s'abstient de résister et a toute confiance aux paroles du jeune homme.

Mais il y a aussi des SNÊ MERVEILLEUX, qui ont pour but d'exalter l'amour d'une épouse à caractère froid, de rendre la paix aux ménages polygames, de retenir les domestiques qui veulent s'enfuir de la maison, d'aider une jeune fille qui aime un jeune homme quand celui-ci est indifférent ou réciproquement.

Il existe aussi des *snê* pour calmer et cicatriser les morsures de serpents, des scorpions, pour chasser les rats et les souris qui viennent manger le paddy dans le grenier, pour engraisser les maigres.

Des potions, des pilules, des onguents sont en vente chez les sorciers. Ces médicaments sont recherchés et recommandés surtout aux personnes qui perdent leur vigueur, tels le *Thnam-maha-Klang* remède à grande puissance, le *thnam phœk* la potion, le *thnam collica* la pilule, le *thnam léap* médicament externe. Tous ces remèdes sont d'un prix excessivement élevé.

Les vieillards qui peuvent retrouver leur force primitive, avec ces doses, seront enchantés devant leurs jeunes épouses. Ces ingrédients qui entrent dans la composition d'un mélange sont : le *cardamome*, les *amandes*, le *camphre*, le *gingembre*, le *poivre*, l'*eau de coco* et l'*urine de bœuf noir*. Ces médicaments sont très recherchés, et les sorciers font beaucoup d'affaires avec leur vente.

Les goules, Ap

Les *ap* sont des goules ou sorcières. On les reconnaît à leurs yeux injectés et hagards. Elles vagabondent de préférence la nuit, elles ôtent leur tête de leurs épaules, vont chercher leur nourriture dans les vidanges. Elles sont dangereuses et envoûtent quiconque leur déplaît, sans avoir besoin de recourir à aucune science occulte, simplement par un acte de volonté.

En cas de morbidité ou de maladie, le *Krou ap* médecin sorcier, seul peut convoquer ces goules. Le médecin prend de la chaux entre ses doigts, en frotte la partie malade et souffle en récitant des formules magiques. Peu après, il lui enfile du coton vierge aux poignets, aux jarrets du malade tout en conjurant les esprits, et pince le gros orteil du malade en obligeant les *ap* de répondre avec sincérité, d'avouer son nom, sa famille, son pays, le détail et le motif de ces maléfices. Un plateau fait en écorce de bananier dit *pèh* porte du riz, de la viande et quatre bâtons d'encens. Une fois la réponse faite, le Krou dit : « Montre-moi où tu habites ». Le malade se lève et pose ce plateau sur sa tête, se rend chez la goule. Celle-ci est saisie et conduite aux autorités qui la condamnent, selon le cas, à l'amende, à l'expulsion du pays ou à la mort.

Le fœtus annonciateur, Kaun-Krâk

Le *Kaun-Krâk* ou fœtus annonciateur, est un avertisseur, un conseiller ; c'est un susurrement qui se fait

entendre à l'oreille du père. Voici la mystérieuse coutume qui se pratiquait dans la province du Phnom Sruock.

Un homme se lie avec une femme sans que l'union soit consacrée par une cérémonie de mariage. Quand la femme en est au 5e mois de gestation, le mari qui a déjà préparé le terrain, demande à sa femme en plaisantant si elle ne peut pas lui offrir l'enfant qu'elle porte. Alors la mère lui répond à peu près ceci : « Mais il est à vous cet enfant, prenez-le si vous le voulez ! ». Il est d'ailleurs préférable pour l'homme qui a prémédité le coup, que la femme ne refuse pas d'offrir l'enfant. Quoi qu'il en soit, le mari n'en reparle plus. Après quelque temps, sous un prétexte quelconque, il l'emmène dans une forêt perdue où ne passe personne. Il la tue, lui ouvre le ventre, prend le fœtus, le fait griller sur un feu isolé par sept fils de coton tendus tout autour.

Le fœtus est momifié, carbonisé ; le père l'enduit d'une couche de vernis pour le masquer aux yeux de son entourage, et il le coud dans une sacoche en soie, le conserve toujours sur lui.

A partir de ce jour, dans tous les périls, dans toutes les difficultés, il lui suffit d'invoquer son fils ; ce dernier lui susurrera un conseil à l'oreille, lui annoncera ce qui va se passer et le père pourra prendre ses précautions, se tirer d'affaire. Il pourra gagner aux jeux de cartes, éviter les maladies, les accidents, les vols.

Dans la masse de la population, les beaux-parents se méfient beaucoup à la première grossesse de leurs filles,

les surveillent de près, les empêchent de s'éloigner de la maison ; mais d'habitude leurs enfants demeurent ensemble ou à côté.

Le fils lutin, Kaun-préay

Le *Kaun-préay*, ou fils lutin, a pour origine une femme enceinte de sept à neuf mois, qui meurt pendant la grossesse avant l'accouchement ; cet enfant est tué par les esprits, les lutins, les génies.

L'homme audacieux qui veut avoir ce fœtus doit se présenter la nuit, trois jours après l'enterrement, et prendre des dispositions nécessaires pour faire l'offrande à la mère enterrée.

Avant d'ouvrir le ventre du cadavre, il récite les formules magiques propices à évoquer la morte en lui demandant cet enfant. Pendant ce temps elle tâche de l'éprouver, de l'effrayer par d'horrible grimaces, roulant de gros yeux épouvantables, allongeant une langue énorme, se transformant en serpent, en tigre, en éléphant en fureur. Si le demandeur est un magicien savant, rien n'est perdu ; la mère consent à lui donner son enfant ; il lui ouvre le ventre et transforme le fœtus suivant la pratique précédente du *Kaun-Krâk*. Mais si le magicien est effleuré par la crainte à la vue de toutes ces visions effroyables par lesquelles la mère l'éprouve, il est infailliblement tué sur place.

Le loup-garou femelle, Smel

Le *Smel*. C'est une victime fortuite du *Khnoch*. Le *khnoch* est une fiole enchantée en faïence, remplie d'huile de sésame qui, à la suite de prières magiques, est devenue un philtre d'amour ou *sné*. Cette huile sert alors à rendre des jeunes filles amoureuses et même à obtenir une faveur auprès d'un grand mandarin si on peut l'approcher suffisamment pour lui faire ingérer une certaine quantité de cette préparation. Le possesseur doit d'ailleurs sous peine de devenir *smel*, se soumettre à un régime sévère. Mais il peut arriver qu'une femme qui voit cette fiole à sa portée, et qui, la sachant enchantée, croit, par elle, connaître sa destinée, s'en empare et fait usage du contenu. Malheur à elle : elle est transformée en *smel* et c'est pour cela que le *khnoch* n'est en général demandé au sorcier que par des célibataires, les hommes mariés pouvant craindre pour leur femme s'ils ont la fiole chez eux.

De plus, l'homme qui a laissé profaner le *khnoch* pour un usage auquel il n'était pas destiné, paie cette négligence en devenant aussi *smel*.

Quand une personne est devenue *smel*, elle s'enfuit dans les grandes forêts ou dans des prairies de hautes herbes ; elle grimpe aux arbres de branche en branche, ne se montre à personne, ou quelquefois elle se met à nu et fait des gestes obcènes dès qu'elle rencontre le sexe mâle. Pendant ce temps, les tigres n'osent l'approcher. Au bout du septième jour, le poil commence à

pousser sur le corps et la victime entre en relations avec le tigre, devient carnivore. Elle est complètement devenue *smel*.

Des quantités de victimes, notamment des femmes, dit-on, ont été métamorphosées en *smel*, c'est à-dire sont devenue des tigresses dangereuses, ne consommant alors que de la chair humaine.

Pour sauver ces victimes, il faut se précipiter à leur poursuite et les atteindre avant le septième jour ; on emporte avec soi un *danrek*, fléau à colporter. Quand on les rencontre, on cogne sur leur tête très brusquement en prononçant des incantations magiques. On les amène à la maison car elles sont sur le point de se transformer. Elles sont grossières, indécentes, malséantes, insolentes envers leur entourage. Parfois, elles restent muettes, ne poussant que des cris, des gémissements de tigre, sans raison aucune.

Les guérisseurs

Les *Satras*, Livres Saints, disent qu'il y avait jadis des Maha Eysey, ermites possédant des secrets et ayant une puissance occulte extraordinaire. Ils pouvaient se transformer volontairement en toutes circonstances, se transporter dans les airs, fabriquer des amulettes pour être invulnérables et ne donnaient que de bons conseils aux personnes qui venaient s'instruire. Ils étaient recherchés et aimés du peuple.

De nos jours, les sorciers ne sont que des charlatans, des lanceurs de boniments. Il existe des statuettes

en cire d'abeilles fabriquées par des sorciers. Sur chaque statuette est inscrit le nom de la personne visée. Ils la percent avec un petit couteau en prononçant des prières magiques. Aussitôt que la statuette est traversée, l'ennemi est tué chez lui ou blessé à l'endroit même désigné par le sorcier. Il y a d'autres manières de se servir de ces statuettes ; on les enterre dans le sol ; quand les traits de la petite statue s'altèrent, la santé de la personne désignée est atteinte identiquement. Lorsque cette statue enterrée disparaît, l'entagoniste meurt.

Une autre pratique des sorciers est la suivante : Ils frappent sur une peau de buffle desséchée avec leur bâton magique, récitent des prières cabalistiques ; ils la réduisent, la diminuent, la rendent presque invisible ; ils la font pénétrer en forme d'insecte à la personne désignée. Quelque semaines après, cette peau, au contact du liquide qui se trouve dans l'estomac, augmente de volume, se développe et le sujet est tué. Ajoutons que cette pratique est plutôt le fait de sorcières que de sorciers ; mais le châtiment peut venir à la suite de plaintes auprès des mandarins. La sorcière est généralement arrêtée ; on lui fait subir l'épreuve traditionnelle ; on la jette au fleuve ou à la rivière. Elle est acquittée si elle tombe au fond de l'eau ; au contraire si elle flotte à la surface de l'onde, c'est qu'elle est soutenue par les démons. Les juges font venir les *Krou*, procèdent à un jugement ; c'est la condamnation à la peine de mort pour les sorciers criminels.

Il faut noter aussi qu'il y a des sorciers guérisseurs,

des donneurs de médicaments, des médecins populaires et ignorants. Ils se basent sur le jour de la semaine marquant le début des maladies. Ces revenants qui provoquent les maladies ont leur jour à eux. Si la morbidité se déclare le *thngay atut* c'est-à-dire un dimanche, elle est due à un *Khmoch-préay*, revenant qui vient du Nord ou de l'Est, et qui se nomme *Mékéo, Mékot, Michan* ou *Mési*. La maladie provoque la fièvre, des douleurs internes, osseuses, de l'inappétence, des nausées, des vomissements. On appelle l'exorciste qui arrive devant le patient, lui jette à peine un coup d'œil et déclare immédiatement que le mal n'est rien, qu'il va chasser le revenant qui est dans le corps. Avec de la pâte de riz, il fabrique quatre statuettes et les place à chaque coin d'un plateau, fait en écorce de bananier ; il place aussi quatre bougies en cire d'abeilles, une poignée de riz gluant et quelques bâtons d'encens allumés. Auprès du malade il s'asseoit à la mode cambodgienne, c'est-à-dire les jambes ramenées en arrière et à sa gauche, touche le patient avec une feuille de bétel en tenant trois bâtons d'encens et marmotte trois fois les prières magique : « un, deux, trois, *Mékéo-Mékot-Michan-Mési*, retirez-vous de ce corps et retournez dans votre domaine, on vous offre ce plateau de vivres et ne revenez plus ». Quand il a fini, l'exorciste prend quelques grains de riz et fait le signe cabalistique en partant de la tête aux pieds ; trois fois il éparpille ces grains de riz comme pour montrer aux esprits la voie par laquelle ils doivent s'en aller, et il prononce ces dernières paroles « les Khmoch sont partis, le malade est dans la voie de gué-

rison ». Une dernière fois, il récite les prières en langue pâlie.

Certes, il est évident que les symptômes restent stationnaires sinon s'aggravent. Une deuxième cérémonie recommence si les mêmes phénomènes persistent ; c'est que le Khmoch se refuse à obéir et il faut recommencer tous les trois jours et ainsi de suite jusqu'à la guérison.

Quand la maladie se déclare un lundi, les revenants appartiennent aux deux sexes ; ils viennent de l'Est et apportent la *fièvre*, la *céphalalgie*, les *éblouissements*, les *vomissements*. Le mardi, ils appartiennent au sexe mâle. Le mercredi, au *Khmoch-arak-thom* revenant d'un grand sorcier. Le jeudi, aux *Khmoch-préay* aux deux revenants mâles. Le vendredi, aux trois *Khmoch préay* aux morts de mort violente. Le samedi, aux deux femmes mortes pendant leur grossesse. Le dimanche, jour le plus favorable de la semaine.

L'Horoscope Cambodgien, Kbourn Khmer

En plus de ces sorciers, il y a des diseurs de bonne aventure, des révélateurs. Nous donnons ici un modèle dont ils gardent le secret et le tableau magique révélant le passé, le présent et l'avenir.

Le tableau chronologique est composé d'un cercle divisé en 12 figures, chaque image représente une légende que les sorciers seuls savent par cœur ; ainsi :

N° 1	*Phkay*	Etoile
2	*Sat Entry*	Oiseau de malheur
3	*Prasat prac.*	Palais d'argent
4	*Prasat Méas.*	Palais d'or
5	*Rhé Hou.*	Eclipse
6	*Préas Khlâ.*	Parasol symbolique
7	*Nâak.*	Naja
8	*Arak.*	Génie bienfaisant
9	*Thévadas*	Ange gardien
10	*Préas-Chay-dey* . . .	Cénotaphe ou nécropole
11	*An-tanou*	Arc-en-ciel
12	*Mâ*	Médecin cambodgien

Le prophète place son tableau chronologique devant lui et le consultant ou la consultante près du tableau. Il demande l'année de la naissance, le mois, le jour et l'heure. Si le jeune homme est âgé de 20 ans, il compte depuis le n° 1 jusqu'à la vingtième image, c'est-à-dire n° 8 *Arak* (Génie bienfaisant). Alors il annonce au sujet qu'il n'a rien à craindre, qu'il est protégé, qu'il aura son grade de mandarin. Si c'est une jeune fille, il annonce qu'elle se mariera très prochainement avec un héritier ; si c'est une femme, qu'elle peut s'attendre à une surprise de la fortune. Il prédit aussi que la maladie sera courte et d'une gravité insignifiante. Il faut donc faire des offrandes au *Thévadas* (ange gardien) que lui, sorcier, sollicitera pour qu'il apporte une prompte guérison.

En un mot, le peuple Khmer persiste dans ses croyances diaboliques en l'œuvre et l'action des génies.

Rien n'a été inventé par la nouvelle génération ; on ne fait que traduire les Livres Saints, les Langues Sanscrites et les Pâlis.

Nous pensons d'ailleurs qu'en Occident tout comme en Orient, les secrets des guérisseurs, les incantations magiques, les exorcismes, les superstitieux, ne sont pas plus rares à l'époque contemporaine qu'à l'époque primitive.

CHAPITRE III

—

LA MÉDECINE CAMBODGIENNE A BASE DE SORCELLERIE

Leur complexion

Les médecins cambodgiens avant la conquête française en Indochine, ne pouvaient exercer sans l'intervention des cérémonies rituelles, plus ou moins solennelles.

Le peuple d'Extrême-Orient n'a jamais cesser d'abandonner ses croyances superstitieuses. L'antiquité des rites donne tout leur caractère.

Les pratiques superstitieuses règlent presque tous les faits de la vie, depuis le jour de la naissance jusqu'à l'agonie et même jusqu'à la crémation, dont les rites sont nombreux et traditionnels. Les cambodgiens redoutent les malheurs de toute origine qui les menacent sur terre. Fatalistes, ils se croient frappés par le mauvais destin ou par la faute des ancêtres. Ainsi par exemple, pendant le sommeil, les Kmers exigent que la tête soit dirigée vers le Sud ou l'Est, mais jamais dans

les autres directions, car les revenants peuvent alors provoquer les maladies ; c'est une prévention coutumière contre les maladies.

Un peu avant le règne du roi Ang-Duon, des émissaires royaux parcouraient incognito les campagnes, tuaient ou égorgeaient les jeunes gens pour obtenir du fiel, qui, mélangé à l'alcool et à certains médicaments, donnait, disait-on, la force, la bravoure et l'héroïsme. On faisait boire cette préparation aux chefs guerriers et aux éléphants de guerre du roi.

Dans la province de Bati, les singes vivent en quantité considérable ; des gens superstitieux croient que chaque année, dès l'aurore, un singe parmi le groupe vient se sacrifier aux crocodiles et paye ainsi le tribut annuel pour éviter l'épidémie à ses congénères.

Revenons aux médecins cambodgiens *Mê*.

La médecine Cambodgienne, Meul Rokya

La plupart ont une réputation qui est leur seule science. Il n'existe aucune école de médecine ni de diplôme. Ils ne sont pas forcément médecins de père en fils. C'est suivant leurs aptitudes personnelles et leurs dispositions naturelles, ou par suite d'un long séjour dans les pagodes, qu'ils deviennent grands médecins. Quand ils soignent des malades qu'un hasard miraculeux guérit, alors que des collègues n'ont pas eu de succès. ils sont immédiatement réputés et sont appelés à consulter tout le village. Bref, ceux qui veulent devenir médecins, le deviennent.

Les *Mâ* ou médecins, n'emploient pas seulement les propriétés de différentes plantes, des feuilles, des racines, des coquillages, des fiels *pramath*, des cornes et des ongles de certains animaux, mais ils s'aident de *robien-akum*, c'est-à-dire de prières magiques ayant pour origine directe le pâli. C'est là le fondement de la médecine khmère, car en appliquant le remède sur la plaie ou en préparant une potion, le *Krou* fait des prières magiques. Le *Kbourn*, est un livre évangélique consacré aux rites traditionnels concernant la médecine et que Bouddha avait écrit. On ne le trouve que rarement chez les vieux médecins khmers.

Aux époques passées, le médecin attaché à la cour royale, était choisi permi les meilleurs *Krou* et les savants. Il était attaché au roi et à tout le harem.

Quand une femme du harem était souffrante, le *Krou* était appelé, toujours accompagné d'une vieille personne du service du Palais. Il arrivait et s'asseyait auprès de la malade, lui jetait à peine un coup d'œil, posait la main sur son front et lui touchait les pieds, les mains, pour constater la température et c'était tout. A noter que tous les *Krou* Khmers emportent toujours avec eux une petite valise ou un petit sac renfermant divers médicaments. Ils sont pour ainsi dire « médecin et pharmacien ». Les deux fonctions sont inséparables. Il n'existe pas de pharmacie proprement dite.

Les bonzes cambodgiens se nomment *Lock-sang-Khmer*. Leurs élèves appellent leurs maîtres *Lock-Krou*. Ce nom n'a aucun rapport avec celui accordé aux médecins. Dans la religion bouddhique et dans la masse du peuple,

lok-Krou veut dire professeur ou maître, car les cambodgiens, suivant la tradition, envoient leurs jeunes garçons aux bonzes qui poussent leurs études plus loin ; si les enfants s'instruisent bien et acquièrent une connaissance assez profonde sur le pâli, ils deviennent médecins et portent le nom de « maître et médecin ».

Depuis ses plus vieilles ancêtres, la femme khmère, qu'elle soit riche ou pauvre, mandarin ou princesse, en aucun cas, ne consent à se montrer nue devant un médecin homme, car, fut-il des plus célèbres, ses sentiments de honte et de pudeur n'admettant pas l'intervention du sexe opposé en pareille circonstance.

LES RITES OBSTÉTRICAUX

La tradition voulait que la grossesse et l'accouchement fussent l'occasion de fêtes, quel que soit le rang social de la famille. Mais la fête était toujours plus ou moins pompeuse et on ne reculait devant aucun des sacrifices que permettaient les moyens d'existence.

Fête de la grossesse

Pour la famille royale, ou appartenant à un grand mandarin, la cérémonie est souvent grandiose.

Quand la femme reconnaît qu'elle est en gestation, il est de tradition qu'elle doit en informer le roi ou les vieilles personnes attachées au Palais. Prévenue, la sage-femme fixe la date du *Bonn-Samran-Kaun*, fête de

la grossesse, qui se donne au bout du cinquième mois de gestation.

Les femmes seules y assistent ; elles sont de la famille ou des amies personnelles. On invite toutefois les religieux qui leur sont indispensables pour cette cérémonie. Un plateau contenant un bol de riz, sur lequel sont déposés quelques bagues en or, des cordons de coton blanc n'ayant pas encore servi, et composés chacun de sept fils, est nécessaire à la cérémonie.

Les religieux se retirent après avoir terminé leurs prières pour consacrer le cordon de coton destiné à la ligature des poignets.

Une duègne saisit un cordon de coton de sept fils avec les bagues placées sur le riz, lie ensuite les deux poignets de la femme enceinte, en prononçant à mi-voix des souhaits d'accouchement favorable ; elle demande un garçon ou une fille selon son désir. Elle demande de protéger le fœtus, de lui donner longévité et héritage.

Si la famille porte le deuil, la cérémonie peut se modifier. Une simple célébration sans invitation de parents ni d'amis suffit à éloigner le malheur de la mère et de l'enfant.

Ensuite elle est conduite dans un pavillon de couches dit *Sambhab*, après avoir tourné sept fois autour du pavillon avant d'entrer ; cela a pour but de la mettre à l'abri des revenants et des esprits infernaux.

La solennité terminée, la future accouchée pourra reprendre ses préoccupations précédentes ; elle peut sortir, se promener et attendre le jour de l'accouchement pour célébrer la fête de cette parturition.

Fête de l'accouchement

Cette cérémonie a pour but de rendre hommage à l'esprit du feu. Dès que la patiente s'étend sur la couche, le feu est allumé au pied du lit. On offre aussitôt quatre boulettes de riz aux ancêtres, que l'on place aux quatre coins du foyer. Les bois odoriférants brûlent à petit feu. A la tête du lit et au dessus de l'oreille, on place une assiette de paddy sur laquelle on dépose une tasse d'eau-de-vie de riz, trois baguettes d'encens, une plante aromatique et un canif. Ce rite ne sera terminé qu'à la suite de la délivrance, c'est-à-dire expulsion du placenta sans suites de couches ; le feu reste légèrement allumé de trois à sept jours.

Pour les familles peu fortunées, les prières, les invocations, les formules, les cordons en chaume ou en coton sont restés dans les habitudes traditionnelles jusqu'à nos jours. On les observe à la campagne, loin de la ville, dans les hameaux, où la médecine moderne n'est pas encore répandue.

Il existe des matrones qui exercent leur métier d'accoucheuse sans aucune connaissance et sans autorisation, surtout dans les villages, les bourgades, les hameaux.

Diagnostic des matrones

Les procédés que les matrones ont coutume d'employer, soit pour déterminer les symptômes de la grossesse, soit pour indiquer l'âge du fœtus, présentent

quelques analogies avec ceux des sages-femmes occidentales. La suppression des règles pendant deux mois consécutifs accompagnée de nausées, de vomissements biliaires ou alimentaires, de sensation de lourdeur et de lassitude, constitue, selon elles, une conjecture des plus importantes. La modification des mamelles et des mamelons confirme aussi la grossesse.

Chez les pauvres, la femme généralement demande à la pagode une bonne délivrance au Bouddha, avec quelques bâtons d'encens brûlés devant la divinité ; elle fait de même envers les *néac-ta*, génies, qui ne sont que des pierres de lingams aux gravures bizarres, élevés au coin des routes. On les rencontre aussi fréquemment dans les grottes des montagnes, dans les cavernes obscures ou dans des fissures d'un tronc d'arbre gigantesque.

Lorsque la femme aperçoit certain signe de la rupture de la poche des eaux, son mari accourt aussitôt chercher la matrone qui a été consultée pendant la grossesse et qui est retenue.

La matrone arrive, s'asseoit à droite de l'accouchée, les jambes ramenées en arrière et à gauche. Elle aide la nature simplement en faisant des massages ou des pressions sur le ventre de la mère, depuis la poitrine jusqu'au pubis et cela, sans méthode ni théorie ; advienne que pourra. Si le travail est difficile, dans le cas de dystocie ou de présentation vicieuse, elle ne manque pas d'audace d'introduire sa main dans le vagin, cherchant à reconnaître l'enfant ou la partie présentée. Mais souvent la nature fait bien les choses et les présentations du sommet sont plus fréquentes que les autres

positions. Bien que les femmes cambodgiennes soient de petite taille, elles sont en général bien faites ; leur bassin est large et évasé. Mais hélas ! Il y a aussi des difficultés devant lesquelles les accoucheuses elles-mêmes se demandent ce qui va se produire.

Suivant l'opinion de ces matrones, la présentation de l'épaule est considérée comme dangereuse ; mais l'opération est assez facile ; les présentations du siège soit « complet » soit « décomplété », mode des fesses, des genoux ou des pieds, sont extrêmement dangereuses pour la mère et l'enfant, et risquent d'empêcher la délivrance.

Elles n'emploient pas de procédés mécaniques, ni de forceps, ni de moyens pratiqués. Elles usent seulement de la palpation et du toucher vaginal, et encore ce n'est qu'au dernier moment.

Après la sortie de l'enfant, la matrone lie le cordon ombilical avec un fil de coton blanc, qu'elle coupe environ à dix centimètres du nombril.

La plaie ombilicale est pansée avec des feuilles de plantes réduites en pâte ; cette pâte est maintenue par un bandage jusqu'à la chute du cordon.

Dès que l'enfant est sorti de la vulve, la matrone fait boire à la parturiente une tasse d'urine provenant d'un jeune garçon, comme tonique, dit-elle. Elle fait des massages des tractions, de façon à aider le placenta à sortir.

Si le placenta n'est pas encore expulsé de la vulve, la matrone laisse reposer la mère pendant un quart d'heure environ ; si rien ne sort, la délivrance est faite avec la main sans asepsie, tant bien que mal.

Après la délivrance complète, la toilette de la mère terminée, celle-ci est transportée sur une claie élevée faite en bambou, sous laquelle est disposé un large récipient en terre cuite contenant du charbon de bois ; on y entretient un petit feu, doux, sans fumée et cela pendant un laps de trois à sept jours ; le maintien de la chaleur a pour but d'éviter les péritonites et surtout de conserver la chair ferme.

Le placenta et le reste du cordon sont jetés au fleuve ou enterrés non loin de la demeure, dans le but d'éloigner les esprits infernaux.

Le nouveau-né

On procède à un lavage à l'eau tiède de tout le corps de l'enfant. Le bain terminé, il est d'usage que la matrone saisisse les deux pieds de l'enfant, le soulève perpendiculairement, la tête dirigée vers le bas, lui flagelle légèrement ses petites fesses avec les doigts, comme pour le réveiller, et crie à haute voix : « Bane Yenk re Bane Ké ». « Est-il à nous ou à eux ». Alors l'entourage des quelques parents se trouvant dans la pièce répond : « Bane Yeuk » ce qui veut dire : « Il est à nous ». Après trois exclamations semblables, on apporte l'enfant sur un linge blanc et on le met au repos.

Nous avons une remarque très curieuse à faire. Flageller trois fois les fesses d'un enfant et le renverser la tête en bas, cela constitue un signe extrêmement important, non au point de vue traditionnel, mais médical. Il est probable que fréquemment bien des nouveau-

nés se trouvent dans l'état de mort apparente ; dans *l'asphyxie bleue* ou *l'asphyxie blanche*, sans que les matrones s'en aperçoivent. D'ailleurs, les accoucheuses ignorent totalement que cette pratique peut sauver l'enfant en état de mort apparente : elles le font ainsi, parce que c'est une coutume ; elles croient qu'avec les exclamations on peut faire éloigner les revenants, les ancêtres, les empêcher de s'approcher et d'emporter l'âme de l'enfant.

Le mari, pendant les quinze jours qui suivent la naissance de l'enfant, ne doit pas quitter son domicile. Il s'occupe des aliments, choisit les meilleurs mets fortifiants et soigne sa femme avec une grande affection.

L'accouchée après être restée trois à sept jours sur la claie peut sortir du feu ; la couche est terminée.

La matrone reçoit comme honoraires : trente kilos de paddy, sept coudés de tissu blanc, une ligature de sapèque, douze noix d'arec et deux paquets de bétel.

Les grossesses gémellaires ou triples, chez les Kmers, ne sont pas aussi fréquentes que chez les peuples occidentaux.

Autrefois, les nouveau-nés présentant des anomalies tels : les « *Kaun phlouho* » jumeaux, les *Kaun tœua* nains, les *Kaun pheuk*, albinos, le « *Kaun Kôme* bossus, les *Kaum Kabal thom* hydrocéphales, les *Kaum Khteuy* hermaphrodites, appartenaient tous au roi. Ils avaient une pension pendant toute leur existence.

Quant à la mère, après la sortie du feu, elle fait des prières au Bouddha, le remerciant de lui avoir sauvé la vie.

Le baptême de l'enfant, Kao-sâk-Préy

L'enfant étant venu au monde sain et sauf, les parents choisissent le jour favorable pour le *Kao-sâk-préy*, coupe de cheveux sauvage, c'est-à dire la première coupe de la naissance. Dans certains milieux dépourvus de moyens, la fête a lieu dans l'intimité en présence du père, de la mère et de quelques parents ou voisins, avec des bâtons odoriférants, et la cérémonie est terminée.

Le baptême ou *Thvœu-Bonn-Kao-sâk-préy* dans la famille royale ou dans la haute aristocratie, a lieu de sept à quinze jours après la naissance de l'enfant. On attend le rétablissement de la mère.

Au matin, on fait venir les religieux invités la veille. Ils sont assis en présence de tous les assistants, de la mère et de l'enfant, des parents et amis. En face des religieux, sur une natte, se trouve la mère portant son enfant et la sage-femme vient à son côté. On installe sur un plateau trois cocos taillés luxueusement, cinq cierges, cinq paquets de baguettes odoriférantes, des vivres choisis et quelques fleurs de la saison. Le plateau est placé entre les religieux et les assistants.

Les prières finies, la sage-femme prend un bol d'or ou de cuivre, y baigne l'enfant, lui verse de l'eau sur la tête, les épaules, tout le corps et prononce ceci : « O *Thévadas* — ange gardien —, venez protéger cet enfant et veillez sur lui afin qu'il vive longtemps et soit toujours en bonne santé ».

A son tour, la mère attache au poignet droit de la sage-femme des fils de coton vierge en disant : « Pardonnez-moi, vous m'avez sauvée et à cause de mon enfant et de moi, vous n'avez pas dormi la nuit et le jour ; je vous demande de retirer ce péché ». La matrone répond trois fois : *Sathu, sathu, sathu* c'est-à-dire : ainsi soit-il ou amen.

Ceci fait, l'accoucheuse saisit d'autres fils de coton vierge les attache au poignet de la mère en disant : « Je vous souhaite longue vie et bonheur, à vous et à votre enfant ».

Sept femmes de la famille ou à défaut des amis sont assises en rond ; la mère, l'enfant, la sage-femme sont assises à l'intérieur du cercle. Une bougie de cire d'abeilles est allumée et fixée sur une statuette idolâtrique. L'une des femmes prend cette bougie, la passe à sa voisine de gauche qui la passe ensuite à sa voisine de gauche et ainsi de suite ; la bougie fait jusqu'à sept fois le tour des trois personnes. Chaque fois qu'une femme reçoit la bougie et avant de la donner à sa voisine, elle passe la main droite au-dessus de la flamme ; cette cérémonie s'appelle *banvil popel pratéak san*. C'est un signe préventif contre les esprits des trépassés.

De nouveau, la sage-femme prend une cuillerée de l'eau de coco qui se trouve dans le fruit, et la fait boire à l'enfant en disant : « Enfant, buvez cette eau de coco qui vous donnera la longévité ». Ensuite elle attache au bras droit de l'enfant trois fils de coton vierge dont le bout libre est passé au chef religieux qui termine alors la prière.

Sur ces entrefaites, la sage-femme commence à raser des cheveux de l'enfant dit *Kao-sâk-prey*, premier rasement des cheveux. Pendant toute la durée de la cérémonie, des morceaux de musique ne cessent d'être joués.

Le père qui doit venir en dernier lieu, proclame le nom de l'enfant. Après le déjeuner de midi, les religieux et les invités se retirent.

La mère et l'enfant

L'allaitement mixte, c'est-à-dire l'usage du biberon, était inconnu chez les Khmers avant l'intervention française. Les familles riches ont leurs nourrices, une ou deux duègnes réservées uniquement aux soins des enfants.

Les mères pauvres allaitent leurs enfants elles-mêmes. L'allaitement se fait assis, l'enfant est étendu sur leurs genoux. Elles portent leur enfant une jambe d'un côté, une jambe de l'autre, c'est-à-dire à califourchon ainsi que toutes les femmes d'Extrême-Orient ; le bras passé autour de la petite taille de l'enfant le protège. Lorsqu'elles transportent leur enfant retenu par une écharpe derrière le dos, cela indique qu'elles s'en vont au village voisin, à la rizière ou qu'elles vont faire des emplettes. Elles donnent le sein à tout instant quand l'enfant le demande ou crie. Elles alimentent leur bébé avec du riz cuit à l'eau et légèrement salé, puis écrasé en pâte et introduit dans leur bouche ; ce repas a lieu trois fois par jour.

Le hamac dans lequel repose l'enfant est fait avec des bambous écartés ou avec une écharpe attachée aux colonnes supportant la maison.

Dans certaines parties du Cambodge, loin de la ville, les garçonnets ou les fillettes n'ont pas de vêtements et vont nus. Il est d'usage qu'une petite plaque d'argent ou de plomb ciselée en forme de feuille de banian de forêts soit attachée autour de leur hanche par une ficelle munie d'amulettes. Ce n'est pas seulement un ornement ou un cache-sexe, mais une protection contre les *Khmoch*.

Sur la poitrine et autour du cou, des pièces d'argent anciennes, des fétiches, des talismans sont suspendus. Aux avant-bras et aux jarrets, les enfants portent des anneaux d'or ou d'argent (les annamites n'en mettent qu'un seul au pied gauche). Les oreilles des fillettes sont percées de très bonne heure ; on le fait habituellement avant qu'elles ne marchent. Vers l'âge de 3 ou 4 ans, les fils de coton vierge sont remplacés par une petite boucle d'oreilles en métal argenté ou doré.

Après quelque temps de *Kao-sâk-prey*, on rase leur tête deux ou trois fois par mois pour la rafraîchir et contre la calvitie dans la vieillesse. Au niveau de la fontanelle bregmatique ou quelquefois de la fontanelle lambdoïde, on laisse pousser un toupet de cheveux de forme circulaire. Lorsque les cheveux (chouk) atteignent plusieurs centimètres de longueur, on les noue et les fixe avec une épingle en or, en argent ou en bois.

Leur développement est très tardif ; les enfants ne sont pas aussi précoces que ceux de race occidentale.

Nous avons observé à maintes reprises que les bébés âgés de deux ans et demi ou trois ans, ne marchent pas encore, tandis que ceux d'Europe commencent dès le neuvième ou le douzième mois et à trois ans ils causent comme de petits savants.

Leurs traits sont plus ou moins réguliers, et leur teint se rapproche de celui des aïeux venus de l'Inde. Vers l'âge de 11 à 13 ans on procède à la cérémonie de *Kao chouk*, coupe de cheveux.

L'avortement, l'infanticide

Dans ce pays khmer, l'avortement est excessivement rare, même chez les jeunes filles actuelles qui l'ignorent. Les spécialistes d'avortement n'existent pas. Quand une femme a eu un ou plusieurs avortements spontanés, la syphilis seule en est généralement la cause. La déclaration des fausses-couches, des avortements à terme ou de mort-nés, n'était pas faite au Cambodge avant la conquête française.

Quant à l'infanticide, il y est totalement inconnu. Bien au contraire, les mères, si pauvres soient-elles, ne font rien pour contrecarrer la nature ; elles sont désireuses d'avoir des enfants et ne s'effrayent en aucune circonstance. Un foyer qui n'a pas d'enfants, après quelques années de mariage, ne se trouve pas heureux, même malheureux, et il commence à adopter les enfants d'autrui.

CHAPITRE IV

—

QUELQUES MALADIES EXOTIQUES DANS LES RAPPORTS AVEC LA GOULE

Dans ce pays de traditions, de rites et de croyances superstitieuses, on croit que certaines maladies sont plus ou moins d'origines ancestrales, ou dues à des revenants, des esprits mauvais, des génies. Il faut savoir les éloigner, les faire retourner dans leur domaine, en faisant des offrandes, des prières magiques.

Le paludisme, kroun-chang

Ainsi le paludisme ou *Kroun Chang*, fièvre climatique, n'est pas considéré comme une maladie infectieuse ; il est uniquement dû aux génies de l'air, génies de lieu, qui, suivant les périodes de ronde, pénètrent dans le corps de l'individu et y produisent divers symptômes.

Les *Mâs*, médecins cambodgiens, ont divers remèdes suivis de *Robien-Akum* formules magiques. Les *sleuk padole peck* feuilles de plantes très amères, les *Sleuk Kor*

feuilles de Kapotier, sont massées et délayées dans l'eau de coco, formant ainsi une potion. Les malades en prennent trois fois par jour. Il y a d'autres remèdes tels que le *pramath thlann*, fiel de boa, le *thnam-dos* racines de plantes, le *thnam thang* coquillage dont on gratte une quantité suffisante, et que l'on additionne d'eau. Avant d'ordonner ces deux potions aux malades, le *Krou* fait intervenir les *robien-akum* prières magiques, pour rendre ces remèdes efficaces.

Le choléra, Tiam-ngu chos-khoout

Le choléra ou *Tiam-ngu chos-khoout* vomissement-diarrhéique, est une maladie qui lie intimement aux esprits des trépassés qui en sont la cause. Ces esprits et cette morbidité ne font qu'un. Nulle personne n'ose prononcer le nom de cette affection ou de l'esprit ; c'est appeler le nom de l'esprit et par suite provoquer le choléra. Il faut simplement dire que c'est un malaise.

Les *Krou* Khmers voyant que ces symptômes de choléra persistent, n'ont aucun doute sur la maladie innommable. Ils prescrivent par exemple ceci : prendre certains légumes, du potage aux pastèques, du thé et des boissons chaudes, mais pas de viande. Comme médicament il y a peu de chose à ajouter : quelques racines de plantes aromatiques en apozème, accompagnées naturellement de *robien-akum*. Ce traitement doit être suivi de *Sen-pè* offrandes de vivres, de repas aux ancêtres, invitant l'esprit du mal à s'en aller et de ne plus revenir.

La dysenterie, Muol-chiam

La dysenterie ou *Muol-chiam* diarrhée sanguinolente, est une maladie provoquée par les produits alimentaires associés aux démons tortionnaires. Le traitement est analogue au précédent, sauf de légères variations de quelques plantes ; mais les offrandes aux ancêtres, les *robien-akum* présentent les mêmes caractères.

La peste, Pèh

La peste ou *pèh* fièvre des génies, est due à une élévation de température, suivie de quelques mauvais génies qui participent à la maladie pour l'aggraver, dans un but de vengeance. Ils sont en colère, soit que le malade ait manqué à une promesse ou que sa famille n'ait pas rempli une certaine formalité annuelle.

La cure de *pèh*, a presque uniquement recours aux conjurations. Le *Krou* prend de la chaux que les cambodgiens mâchent avec du bétel, et en passe une couche sur le bubon (l'aine) ; puis il récite des formules propices. Si la fièvre persiste, des médicaments en décoction sont à prendre.

Parfois, par une chance miraculeuse, le patient est en voie de guérison. « Les génies sont donc partis, dit le Krou, c'est grâce aux offrandes et à mes prières magiques que le malade est sauvé ».

L'éclampsie, tas-phleung

L'éclampsie ou *Prey-Kalaphlœng*, démon de feu. Après l'accouchement, soit que la parturiente ait prononcé des mots grossiers ou qu'elle ait offensé quelqu'un, par des actes ou des paroles, soit que la matrone ou les parents aient oublié de faire des offrandes aux génies, ou de mettre les fils de coton autour de la pièce ou ont eu lieu les couches, les lutins, par vengeance, provoquent des convulsions puerpérales, des convulsions toniques et cloniques avec suspension de la faculté intellectuelle et des sens. L'accès *Prey-Kalaphlœng* a la plus grande analogie avec l'attaque d'épilepsie.

Immédiatement, la *Tchmdp* matrone, applique une serviette froide sur la tête de l'accouchée en attendant de préparer des *Sen-pë*, offrandes suivies de cérémonie. Cette fête est particulièrement rituelle : elle comprend : des offrandes de vivres, de gâteaux aux ancêtres, de repas aux esprits de feu, de bois et des baguettes d'encens, d'une corbeille de riz ; puis des prières de religieux accompagnées de musique. L'accoucheuse, pendant ce temps, demande au Bouddha, aux ancêtres et aux génies de feu, le pardon, la grâce, pour les dommages et préjudices que la maladie a causés. Cette cérémonie remplacerait les engagements antérieurs. *Le Prey-Kalaphlœung* a été traité ainsi jusqu'à nos jours dans les campagnes et les villages. Ces Khmers n'ont jamais cessé de se prêter à cette superstition absurde.

Phase épidémique

Pendant l'épidémie, dans les villages, les bourgs, où elle sévit, causée par les esprits ou revenants, les habitants procèdent à leurs cérémonies. Chaque famille doit se réunir pour la célébration des offrandes des vœux au Bouddha, aux génies et pour leur demander de les sauver, de leur aider d'éloigner d'eux le mal qui les entoure.

Mais il y a deux sortes de vœux : le vœu privé et le vœu collectif.

Le vœu privé est celui que l'on fait dans chaque famille pour toute la famille entière, ou individuelle.

Tandis que le vœu collectif est fait selon la tradition par le village entier le même jour, à la pagode. Chaque famille envoie à la pagode une ou plusieurs personnes munies de bâtons d'encens, de baguettes odoriférantes, de cierges en cire d'abeilles, un coco bien taillé et un paquet de bétel et demandant au Bouddha de les protéger contre l'esprit des malfaisants.

CHAPITRE V

LA LÈPRE AU CAMBODGE

Nous allons étudier rapidement la terrible maladie qu'est la lèpre, dans ses rapports avec l'ancien peuple Khmer, dans ce pays où se mêlent si intimement les cérémonies traditionnelles, les rites médicaux et les superstitions, et où le roi était un despote absolu, le maître suprême des êtres et des choses.

Son origine

Nous relaterons son origine, son étude et son traitement donné jadis par les Khmers, son incurabilité et sa contagion.

Pendant longtemps, on a méconnu l'origine de la lèpre. Pourtant elle a existé de tout temps au Cambodge.

Quoique l'énigme plane encore sur les origines du peuple Khmer, il est cependant possible de se faire une idée de sa genèse, en rapprochant de ses légendes, les traditions recueillies par les chroniqueurs Javanais,

Brahmanes, Hindous, ou Chinois, qui furent en relations avec Kouk Thlok. Ces légendes dépouillées des amplifications merveilleuses, des exagérations populaires ou mystiques, relatent pour la plupart un fait qui leur a servi de base et que l'on peut considérer comme historique.

Il serait néanmoins imprudent de fixer une date précise aux événements qu'elles relatent : la fantaisie des conteurs, tout autant que l'imagination des commentateurs étrangers, a souvent, pour l'enjolivement du récit, rapproché des faits intéressants de peuplades différentes et survenus à des époques différentes sans aucun respect de l'exactitude ou de la chronologie.

Néanmoins, elles peuvent servir de matériaux à l'histoire de la race cambodgienne, et par conséquent, à une recherche des origines de la lèpre chez ce peuple.

Certains ont prétendu que la lèpre était comme avant l'ère bouddhique, mais personne ne peut le préciser d'une façon formelle.

Nous mentionnons en quelques mots un petit fait historique : l'histoire du roi lépreux. Bien que le mystère reste obscur, les Livres Saints ont toujours conservé leur témoignage à ce sujet.

Anecdote du Roi Lépreux

Elle est très ancienne, car les documents qui nous restent parlent d'une ère bouddhique dont nous avons des éléments jusqu'en l'an 838 et que nous perdons après, d'une nouvelle ère que nous suivons jusqu'en

278 pour la perdre encore, et enfin d'une autre ère, en l'an 916 à laquelle régnait, jouissant d'une tranquillité parfaite, le roi Préas Réach-Changphkar. Il était aimé de son peuple, bon et charitable. Après sa mort, son fils Préasang-Chak, âgé de 14 ans, désigné par son père, comme il est de tradition, lui succéda à Angkor.

En l'an 1052, la Reine mit au monde un enfant qui fut nommé Préas-Chak Pong-Koma. Celui-ci monta sur le trône en remplacement de Préasang-Chak.

Un jour, pendant une réception, en présence des dignitaires de la Cour, un mandarin nommé Niak (Naja) manqua de respect au roi. Celui-ci, pris soudain de colère, saisit l'arme sacrée appelée Préas-Khan, et en frappa ce fonctionnaire qui mourut sur le coup. Le sang jaillit sur les deux hommes. Une des gouttelettes sanguines qui avaient maculé le corps du roi, lui donna la lèpre quelque temps après.

Depuis lors, les habitants prirent l'habitude de l'appeler le Roi Lépreux. Ce nom Lui resta jusqu'à nos jours.

A cette époque, vivait aussi un Ta-Maha-Eysey, vieil ermite ; il envoya un novice avec des médicaments et l'indication d'un traitement pour le roi. Ce traitement comportait deux remèdes consécutifs : l'un donnant la mort, le second qui procurait une vie nouvelle après l'usage du premier.

Ce novice arriva devant le Souverain Lépreux, expliqua qu'il était envoyé de l'Ermite, son professeur, pour combattre la terrible maladie.

Le traitement consistait à faire bouillir une grande marmite d'eau, dans laquelle le souverain devait se

plonger. Il se métamorphosait ensuite en homme jeune d'une parfaite santé après introduction successive des médicaments.

Le Roi Lépreux doutait et ne voulait pas croire à ce procédé d'opération ; il convia ce jeune religieux à se jeter dans la marmite. Avant d'exécuter cet ordre, ce dernier rappela de nouveau au souverain la recette. Mais quand il fut précipité dans l'eau bouillante, le souverain lépreux ordonna à son entourage de lui faire incorporer les médicaments non successivement, mais à la fois ; aussitôt, le corps se transforma en morceaux de pierre. Sur l'ordre du roi lépreux, les pierres furent jetées hors du récipient.

Le vieil ermite Ta-Maha-Eysey apprenant la triste nouvelle de la mort de son pupille dont s'était moquée Sa Majesté le Roi Lépreux, lança anathème contre le roi, et la lèpre lui resta incurable.

Et si jusqu'à nos jours la lèpre est restée incurable, cela est dû à la malédiction lancée contre le Roi Lépreux et tous les lépreux par l'ermite dont le disciple s'était sacrifié en vain.

La lèpre, période pré-angkorienne

Ensuite, la lèpre au Cambodge se développa au temps des Varmann, période pré-angkorienne, jusqu'à l'époque actuelle. L'édification de ces temples gigantesques dont les ruines font l'admiration du monde moderne rassembla pendant les siècles que durèrent les travaux, plusieurs milliers d'individus corvéables sans doute, au

moins pendant des longs mois qui vont de la moisson aux labours. Ces populations, recrutées par la force, vivaient dans un état de promiscuité effrayante, à tel point que leurs maîtres semblaient ne pas les avoir considérées comme beaucoup supérieures aux animaux ; hommes et femmes ne portaient qu'un nom générique ; les anciens termes de *va* pour les esclaves mâles, et de *Ku* pour les esclaves femelles avaient disparu, et remplacés par les termes de *Si* pour les hommes, et de *tai* pour les femmes.

Leurs enfants étaient simplement indiqués en bloc par des numéros sans qu'il soit jamais question de père, fait qui décèle une profonde dégradation. Ces enfants ne pouvaient ou ne devaient, légalement, connaître que leur mère. La grossièreté des mœurs se révèle en outre par l'obscénité fréquente des noms propres, souvent empruntés aux parties génitales ou à l'acte sexuel.

On conçoit aisément ce que pouvait être ce troupeau humain en dehors des heures de travail, et quel milieu d'élection il devait être pour toutes les affections, en particulier pour la lèpre. Aussi, sommes-nous tenté de croire que cette catégorie d'infirmes que les inscriptions lapidaires du Bat Choum (les pieds autour) datées de 885, désignent sous le nom de *Laps* (infirme, invalide) englobait tous les misérables atteints d'ulcères ou de parésies lépreuses.

Quoi qu'il en soit, la lèpre, à cette époque, qui s'étend sur les IX^e^, X^e^, XI^e^ siècles de la dernière ère, était fort bien connue. Plusieurs commentaires, notamment un des Yasovarmann (889) période angkorienne, relataient que

l'entrée des Temples était formellement interdite à ceux qui avaient un membre défectueux ou brisé, aux bossus, aux nains, aux ingrats, aux grands criminels, aux vagabonds, aux étrangers, à ceux qui étaient atteints d'une maladie contagieuse et incurable telle que la lèpre, à ceux qui avaient une tare héréditaire ou acquise.

Cependant, à côté de cette interdiction aux misères humaines de pénétrer dans des temples, et qui est due au caractère sacré de ces temples, nous retrouvons partout de ce même Yasovarmann des exhortations à son peuple, empreintes de la plus humaine charité : que les gens du commun sans exception, recommande-t-il, les jouvenceaux, les vieillards, les souffreteux, les infirmes, les misérables, les délaissés, soient entretenus avec soin de nourriture, de médicaments et de tout le nécessaire.

C'est ce sentiment de pitié, de commisération, d'assistance à ceux qui souffrent, qui a poussé les rois constructeurs à ériger des *établissements hospitaliers* à côté des monastères ; dans plusieurs villes, des hôpitaux ou des *Krou*, se tenaient pour soigner les malades avec des soins dont on ne peut se passer.

Une inscription d'une telle exhortation due à Ta-Proum et datée de 1186, sous le roi Yavarmann VII, précise l'importance de ces formations. Une des stances nous apprend en effet qu'il y avait une centaine d'hôpitaux répartis dans les différentes provinces du Cambodge. Elle mentionne le grand mouvement d'assistance aux malades, la fondation des hôpitaux, des hospices, ainsi que tous les détails de leur entretien.

Néanmoins, le budget des dépenses en nature nécessité par cet entretien, est trop important pour qu'il s'agisse simplement d'une fondation charitable ; quelque grand qu'ait été l'esprit de charité dont furent animés ces grands Varmann, nous ne pouvons croire qu'il ait suffi à inspirer une œuvre d'assistance d'une telle envergure.

La nécessité d'assister des malheureux, peut-être d'isoler les lépreux, comme cela se pratiquait déjà en ce XII[e] siècle dans les pays de civilisation hindoue et chinoise dans un but inconscient de prophylaxie, fut un facteur à notre avis beaucoup plus impérieux.

En effet, la lèpre régna à cette époque à l'état épidémique.

Ce ne sont partout, dit une inscription de Yavarmann VIII, que dartres, et affections cutanées et les malheureux qui en sont atteints sont couverts de vermine. En rapprochant de cet aveu les observations déjà citées du Chinois Tchéou-Ta-Kouan, qui assure que les lépreux sont nombreux sur la route, l'identification des affections citées par Yavarmann avec la lèpre s'impose. On conçoit aisément quel moyen de contagion durent être tous ces misérables, retournant à leur village, après trois mois de travaux aux chantiers royaux, où les plus sains s'étaient trouvés dans la promiscuité la plus sordide, au milieu des éléments de contamination les plus divers. Ces hordes loqueteuses et souffreteuses, aux cahots de leurs charettes à bœufs, devaient semer le long des sentiers mal tracés des forêts et des plaines, toutes les misères dont leurs yeux venaient de contem-

pler l'horreur et dont leur organisme venait d'affronter les assauts.

Les services d'assistance, à l'époque des Varmann, semblent s'être préoccupés du sort des lépreux en créant, sinon des léproseries, comme dans les provinces de Prey Krebas, de Bati, du moins des villages où la terre, les instruments de travail, parfois la nourriture quotidienne, étaient fournis aux lépreux ; mais ces services périclitèrent dans la période de guerre et d'anarchie qui suivit la chute des rois constructeurs.

Tout ce qui fut fait depuis cette époque pour les lépreux ou contre la lèpre, fut l'œuvre de l'initiative privée de familles ou des villages.

Aussi n'est-il pas surprenant de ne trouver aucune corrélation, aucune uniformité dans les divers régimes imposés à ces malades.

Ces régimes varient de race à race, de province à province, de village à village ; ils reflètent pour la plupart ceux qu'appliquent à leurs sujets, les pays limitrophes qui sont : le Siam, l'Annam et le Laos.

Parfois les malades sont isolés à quelque distance du village, dans la forêt. Une hutte grossière leur est élevée et un membre de leur famille, ou à défaut, une personne de bonne volonté, vient à des heures régulières leur porter du riz et du sel. Cette nourriture est déposée à proximité de la hutte en un endroit, toujours le même, où le lépreux averti saura l'y retrouver, jusqu'au jour ou quelque tigre instruit des sorties régulières du lépreux jugera bon de le rayer définitivement du nombre des dangers sociaux.

Dans d'autres pays, ils forment un village à eux, voisin du village d'origine, cultivent eux-mêmes leurs *fruits* et subviennent à tous leurs besoins. Leur agglomération est obligatoirement située en aval du village sain. Ces lépreux se marient entre eux, parce que la femme saine qui se marie avec un sujet lépreux risque de contracter la lèpre, ou vice-versa, et que les enfants nouveau-nés ou adultes peuvent également se contaminer.

Au sujet de leurs occupations, on observe parfois des lépreux groupés autour du *Krou Khlong*, médecin spécialiste de la lèpre, pour le compte duquel ils travaillent et dont ils reçoivent des soins en échange. Mais, le plus communément, à part les villages où ils furent mis à mort lorsque leur corps couvert d'ulcères fit d'eux des infirmes trop répugnants (certains tribus Khos), les lépreux jusqu'à nos jours vécurent en famille. Aucune précaution n'était prise contre leur affection. Ils habitaient la maison familiale, buvant à la jarre commune, dans le bol commun, préparant le riz de la maisonnée, gardant les enfants lorsque quelque exacerbation de l'affection les empêchait de travailler, vivant en somme, parmi leurs concitoyens, d'une vie sans restrictions.

De nos jours, surtout depuis l'année 1907, l'état de la lèpre au Cambodge, semble être demeuré stationnaire dans la province de Kampong-Cham ; elle marquerait même une légère tendance à la régression ; c'est à cette date que nous apprîmes l'existence dans les circonscriptions de cette province de beaucoup plus de lépreux que dans les autres centres du Cambodge.

Prophylaxie et essais thérapeutiques

En 1905, la province de Stung-Treng a créé une léproserie dans un but de prophylaxie et d'essais, à la tête de laquelle fut placé un médecin cambodgien, nommé Pen, c'est-à-dire *Krou Pen*, qui s'est fait une spécialité de la lèpre.

Le *Krou Pen* déclare d'après les symptômes et diagnostics de cette affection, qu'elle débute sous deux aspects différents :

1° La Khlong Pèh, lèpre du cendre, caractérisée par des pigmentations des tissus qui blanchissent ;

2° La Khlong Phloeug, lèpre du feu, qui se manifeste par des ulcérations cutanées accompagnées de troubles atrophiques ; elle est plus grave que la première. Il connaît également le mal perforant plantaire lépreux, les atrophies, les mutilations, les parésies.

Il croit à l'hérédité et à la contagion survenue soit dès le jeune âge, soit à l'état latent. Les enfants atteints, que l'on considère comme lépreux héréditaires ne sont peut-être que les enfants qui sont en contact avec leurs parents. Selon ses observations, la lèpre ne se déclare jamais avant l'âge de cinq ans.

Les lépreux sans plaies sont admis à la léproserie de Treng, tandis que ceux à plaies ouvertes ou ulcérations sont placés dans une maison spéciale, empaillée et isolée dans la forêt à plus de trois cents mètres du village. Pour lui, l'homme est plus prédisposé que la femme. Son traitement consiste en médication, régime et hygiène.

Médication

Prendre trois fois ou cinq fois dans la journée, suivant que l'on est d'une constitution ordinaire ou robuste, une dose de médicament. Ce médicament est une poudre obtenue par la calcination en vase clos, de graines de Krabaos et de neuf morceaux d'un bois spécial et de quelques plantes.

Régime

Tout aliment en teneur du chlorure de sodium, les viandes rouges, le riz gluant, et certaines espèces de bananes, sont interdits aux malades, car ils favorisent les éruptions cutanées. Les poissons frais avec écailles, la viande de porc seule, le sucre, sont permis aux patients.

Hygiène

Au début de la première semaine à partir du jour de traitement, les balnéothérapies sont interdites, et ne seront autorisées que la semaine suivante, avec une semaine d'alternative, car, dit-il, les ablutions trop fréquentes empêchent la cicatrisation des plaies.

La durée de traitement est de quatre à cinq ans ; mais le *Krou Pen* déclare qu'il n'a jamais obtenu la guérison complète. Dans la lèpre ancienne, le pronostic est sombre. Pour la lèpre prise à ses débuts, le traitement est plus favorable.

CHAPITRE VI

—

INCINÉRATION RITUELLE

Dot Khmoch ou Bochéa-Khmoch

Au Cambodge, pays de traditions, de rites et de coutumes, on n'a jamais cessé de pratiquer l'incinération rituelle des disparus. Les pratiques funéraires honorent toujours les morts chez les peuples d'Extrême-Orient, en particulier au Cambodge, ce pays de civilisation khmère et aux célèbres ruines d'Angkor.

Dans ce pays où le respect de la tradition est le plus tenace des sentiments, le spectacle des pompes merveilleuses, non toutefois dépourvues de mystère, qui honorent les funérailles d'un mort, sont une source d'enseignement pour qui sait observer et analyser.

En cette époque matérialiste dans laquelle nous vivons, il est bon et salutaire, pour l'esprit, de ramener notre attention sur les incinérations funéraires.

Il est de coutume chez les Khmers, que ceux qui meurent par accident ou de mort violente tels que : *suicide*, *noyade*, *pendaison*, *exécution*, *meurtre*, *couches*,

etc... etc., ne sont pas incinérés. On les appelle les *morts crus*, leurs âmes deviennent les esprits tortionnaires. Ils sont enterrés en travers, la tête dirigée vers le Nord, pour les empêcher de revenir tourmenter leur famille.

Il y a deux catégories de funérailles : les funérailles royales ou princières, et les funérailles populaires. Ces dernières ont lieu peu de jours après la mort.

La crémation des rois a lieu en très grande pompe. Toute la population entière participe à la fête. Elle se fait sur un terrain qu'on appelle *Mène* réservé uniquement aux souverains et à leurs parents. Les ossements sont gardés au Palais dans une urne d'or, honorés par les enfants à certains anniversaires ou cérémonies périodiques, puis placés par les petits enfants dans des tombeaux en forme de nécropole pyramidale.

Le cérémonial traditionnel des peuples Khmers, qui entoure le mort depuis sa mise en bière jusqu'au moment de l'incinération, montre à quel point la vie chez eux est subordonnée à la mort.

La dépouille mortelle est d'abord lavée et enveloppée de toile blanche, ou mieux de soie blanche, si la fortune de la famille le permet. Du reste, la famille ne recule jamais devant aucun sacrifice d'argent pour ces ultimes honneurs au disparu.

Le cadavre est introduit dans le cercueil avec une pièce de monnaie dans la bouche ; les parents et amis du défunt disposent, chacun suivant ses moyens, soit du bois d'encens, des bâtons odoriférants, des parfums ou autres objets de valeur dans l'intérieur de la bière :

signes de pardon, de reconnaissance, vœux de prospérité et de bonheur qui accompagneront cette seconde évolution de mort.

La bière est ensuite fermée et clouée hermétiquement. Sur le cercueil, des chandelles en cire d'abeilles restent allumées nuit et jour, jusqu'au moment du départ du cortège funéraire.

Le deuil chez les Khmers est blanc ; la tête est rasée. Les enfants, les descendants doivent le respecter pendant trois ans, ou tout au moins jusqu'à la crémation qui est le devoir suprême, la grande purification accompagnée des prières de bonzes.

La procession funéraire se déroule entre la maison mortuaire jusqu'au terrain crématoire. Un religieux, habitué à la cérémonie, prend la direction de ce défilé, tenant d'une main une marmite de terre, de l'autre un petit drapeau appelé *la bannière des esprits vitaux*. Le cortège est escorté de bonzes récitant les prières et l'orchestre national s'ensuit.

Arrivée devant le lieu de crémation, la procession en décrit trois fois le tour, de gauche à droite, avant de déposer le cercueil au bûcher.

Pour faire honneur au mort, le roi ou le mandarin allume le feu au cordon du bûcher : à défaut de ces personnages, un chef de la famille du défunt commence.

Le lendemain, les cendres sont rassemblées sur le fourneau crématoire en forme de corps humain, et les débris d'ossements sont recueillis dans un vase qu'on

appelle *urne* ; cette *urne* est déposée au *cénotaphe* ou *nécropole*.

Le *cénotaphe* n'est autre que le tombeau, une sorte de monument de forme pyramidale, plus ou moins élevé, sculpté luxueusement ou en simple style khmer, suivant la fortune de la famille du défunt. A l'intérieur de cette nécropole est un vaste souterrain destiné aux sépultures ; c'est là que, dans l'urne, reposent en paix les cendres du mort.

Grâce aux prières magiques qui l'accompagnent de l'autre côté de la tombe, le mort, l'INITIÉ, peut continuer sans encombre sa route vers la LUMIÈRE sans succomber aux attaques que lui feront subir les forces mauvaises. Il peut progresser dans son évolution sacrée, atteindre le ciel sublime où se cache la LUMIÈRE.

Nous insisterons sur le fait que l'incinération est une pratique très ancienne. Cette coutume a toujours existé dans l'Inde et le Cambodge.

Au point de vue hygiénique, la disparition du cadavre au moyen de crémation est un des meilleurs procédés contre les infections, les contagions et toute épidémie.

Par contre, on reproche à l'incinération de rendre impossible la recherche posthume des crimes et des poisons de toute origine.

Pharmacologie et thérapeutique khmères

En fait de pharmacologie et de thérapeutique, les Cambodgiens ne possèdent que ce qu'ils ont toujours

possédé. Ils ne cherchent pas à perfectionner certains remèdes. Chaque *Krou* soigne suivant sa méthode de traitement, soit d'après les livres anciens ou son intervention personnelle.

Il est évident que certaines maladies guérissent sans aide.

C'est un point que nous traitons plus loin à propos de quelques pharmacologies et thérapeutiques khmères.

Les remèdes, autrement dit les agents de traitement, sont classés suivant leur provenance, en *végétaux*, *animaux* ou *psychique*. Nous allons succinctement examiner ces diverses catégories.

Remèdes d'origine végétale.

Le manioch, *Sakouy*. Pendant la saison des pluies, on recueille le tubercule ; on le trempe dans l'eau durant trois jours ; ensuite, il est pétri, malaxé pour qu'en sortent les principes malfaisants, et enfin séché au soleil. La pâte ainsi faite est cuite avec le riz.

Voici une ordonnance : Pour la morsure du serpent venimeux, sucer la blessure ou la lésion ; manger sans retard le manioch sans préparation et ne boire que de l'eau le moins possible, car le venin de ce reptile augmente la soif, dit-on, et il ne faut pas boire sans manger.

La rosée. *Ansam*. Pendant la saison sèche, les nuits sont généralement fraîches ; aussi une pièce de coton placée sur une assiette, et restant toute la nuit en dehors, est le lendemain au matin, tout imbibée de rosée ; on

tord ce coton dans un vase en métal ou en porcelaine. Cette eau, mélangée avec de la résine liquide de l'arbre *tbeng*, donne une boisson fraîche contre tout échauffement interne.

Les feuilles d'amaryllidées du genre polianthe sont malaxées dans de l'eau ordinaire ; on laisse déposer, on filtre, on jette le résidu, on expose le liquide à la rosée toute la nuit, on ajoute du sucre blanc. On a là un excellent remède contre la toux et la coqueluche des enfants.

On fait griller les grains de soja virés au rouge ; on les réduit en poudre, additionnée d'eau, de sucre blanc et on l'expose à la rosée. Cela est excellent contre l'échauffement de poitrine.

On frotte les jambes des petits enfants, quand elles sont trop faibles pour la marche, avec de la rosée recueillie dans du coton : on les masse de haut en bas, c'est-à-dire de la cuisse vers le pied (contrairement à la pratique occidentale qui masse vers le cœur).

La rosée sert également la souplesse des mouvements ; les danseuses s'en servent pour les massages de leurs mains et de leurs bras.

Le tamarinier. *Ampil.* — On prend une certaine quantité d'écorce de tamarinier et on la laisse macérer sous l'eau, et on fait mousser ; on applique en onguent ou en pommade, sur les boutons, les furoncles ou pustules ; cela constitue un bon remède externe.

Le Frangipanier. *Champey.* — Est un genre d'opocynacées, voisin des lauriers roses. Dans la partie du tronc,

on choisit le cœur qu'on emploie en décoction jusqu'à réduction d'un tiers ; c'est excellent pour les maladies de la rate. Les fleurs de *champey* servent aussi comme offrandes aux mauvais esprits *arak*, aux philtres d'amour.

Le Kanti est un arbuste dont les feuilles sont séchées et hachées, mélangées avec du tabac. En les fumant, on combat les rhumes de cerveau.

Le Kantuot srok est un arbuste de jardin. Ses fruits sont acides. La décoction de son écorce, réduite au tiers, sert à combattre la fièvre.

Le Kandol bol est un petit arbuste. Une décoction de ses racines, réduites au tiers, est une boisson contre les douleurs gastriques.

Le Komping-pouy est une plante aquatique comestible. On prend cette plante délayée avec un peu d'urine et de tabac à fumer pour combattre les ulcérations.

La pomme cannelier. *Tyep*. — On prend les feuilles de cet arbre ; on les fait macérer dans l'eau et on les expose au soleil ; on se frictionne ensuite la tête avec ces feuilles quand on veut se débarrasser des poux.

Le manguier. *Dœm Swoay*. — On choisit les feuilles de manguier de couleur jaune ; on les carbonise et on les mélange à l'eau de la cuisson du riz. Cela constitue un excellent remède pour les maladies cutanées.

Remèdes d'origine animale

La sauterelle. *Kandop.* — Ses œufs sont employés comme onguents pour certaines hernies ou quelques tumeurs.

Le mille-pattes ou scolopendre. *Kaêp.* — Sa graisse s'applique sur les ongles, les durcit, les solidifie. Lorsqu'une personne vient d'être piquée par le mille-pattes, il faut brûler la blessure avec un peu de coton ou d'amande du pays, ou bien faire cracher sur la plaie par une femme qui est à sa première gestation. On dit que le porc meurt de la piqûre du mille-pattes.

Le crabe. *Kadam.* — En saison sèche exclusivement, la graisse des crabes de rizière constitue un excellent remède à appliquer en onguent sur les blessures d'armes ou de flèches empoisonnées.

La tortue d'eau douce. *Kanthéay.* — Avec leur écaille, rapée à l'aide d'un tesson de jarre, en même temps que du bec de calao, de façon à mélanger les deux poudres, on constitue un onguent pour les inflammations de la gorge.

Le crapaud. *King-Kouok.* — On fait mûrir les pustules et les boutons avec le foie du crapaud macéré.

La grenouille verte à longues pattes. *Kanchagne-Chèk.* — Les déjections liquides de cette grenouille, tombant sur les yeux, occasionnent la cataracte, la cécité, si elles tombent sur la peau, elles produisent une enflure. Est-

il vrai que si la grenouille pénètre dans la jarre de l'eau à boire, il faut jeter cette eau qui pourrait donner la lèpre ? Il faut donc se protéger contre sa visite.

Le milan. *Khlègn.* — On fait carboniser des plumes de milans rouges, nombreux au Cambodge. On met ensuite ces plumes dans l'eau chaude et on boit cette eau contre les maladies causées en voyage par l'insolubilité du climat.

Le porc-épic. *Kam-Poma.* — Quand une personne est blessée par des épines qu'elle ne peut enlever, il faut carboniser les dards du porc-épic, les mélanger à de l'huile de coco, et appliquer cet onguent sur les plaies ; les épines tomberont d'elles-mêmes. Si le dard a pénétré jusqu'au noir, cette blessure devient venimeuse et mortelle.

Les cornes. — *Snègn* de cerfs, d'antilopes et de chevreuil ; on prend à leur racine les parties molles, on les coupe en rondelles et les fait macérer dans l'alcool ; cela donne un aphrodisiaque énergique.

Remèdes d'origine psychique

Au point de vue psychique, les *Krou* cambodgiens emploient presque uniquement le *pâli*, les *Robien Akum* prières magiques et conjurations. Dans l'ensemble, nous pouvons dire que c'est uniquement de la suggestion. Les formules magiques ne sont que des systèmes psychiques et philosophiques, qui supposent que l'âme est formée d'un fluide spécial.

Aussi beaucoup de Khmers, femmes et enfants, portent des ficelles *Bampéak-Katha* que le sorcier leur a vendues, et qui les préservent, croient-ils, contre les maladies. Ces ficelles sont enfilées dans de petits cylindres creux faits en or, en argent ou en plomb et sont réputées extrêmement efficaces. Le talisman est précieux contre la récidive.

Le *Sroyk-tuk* consiste à asperger d'eau parfumée à la cire d'abeilles la tête et le corps de l'individu en récitant les *Robien et Akum*.

Le *Sen pèh* consiste à faire des offrandes de vivres, des gâteaux funéraires aux génies tortionnaires, aux revenants, dans un plateau fait exclusivement avec de l'écorce de bananier.

Le *Dengn Kmoch* consiste à toucher le gros orteil du patient avec l'index et le pouce en marmottant les *Robien-Akum* pour expulser les maléfices.

Le *Sdâ* consiste à souffler sur la lésion en prononçant les *Robien-Akum*.

Dans le haut Cambodge, dans les provinces de Kratié, de Samboc, de Sambour, les Khmers se font tatouer en caractères pâlis ou en dessins symboliques, leur poitrine, leurs cuisses, leurs bras, afin de se garantir contre les attaques des carnivores, des morsures de serpents, l'impaludisme et certaines maladies.

QUELQUES MOTS SUR L'OPIUM « APHIEN » ET LE CHANVRE INDIEN « KANCHHA » EN EXTRÊME-ORIENT

L'opiomanie en Extrême-Orient.

Le papaver somniférum, appelé couramment pavot blanc, a une propriété narcotique.

En particulier, le pavot blanc peut se *manger*, se *boire* ou se *fumer*. Ce dernier mode est le plus fréquent.

Il y a peu de mangeurs d'opium en Orient. Les buveurs d'opium véritable sont plus répandus en Perse qu'en Indochine ; les persans le prennent sous forme d'apozène fumant de pavot, qui provoque une ivresse euphorique bien spéciale. En Europe, on rencontre des buveurs de laudanum en nombre considérable ; certains d'entre eux ne se passent que difficilement de cette drogue.

Quant aux fumeurs, ils présentent au Cambodge un chiffre colossal ; presque les trois quarts des habitants fument de l'opium, en particulier les chinois.

Il existe actuellement au Cambodge des fumeries d'opium comme il existe des bureaux de tabac en France ; tous les cents mètres on en rencontre une. Elles se trouvent en pleine ville et même dans les campagnes, mais moins abondantes que dans les grandes villes.

Les grands fumeurs sont plus fréquents chez les riches que chez les pauvres. Les fortunés ne font pas leur drogue eux-mêmes ; une servante est réservée spécialement à cette préparation. Les pauvres la préparent eux-

mêmes et la fument au fur et à mesure de la préparation.

Dans tout l'Extrême-Orient, aussi bien chez les blancs que parmi les Indigènes, l'opium fait de grands ravages. A Paris on a souvent parlé de nombreuses fumeries clandestines, malgré la loi et la puissance des polices bien organisées.

Au pays Khmer, il y a deux grandes qualités d'opium : l'un, l'opium simplement mis en boîtes métalliques, et l'autre, dit *Aphien Kâp*, opium enterré, conservé dans des bouteilles sous-scellées et enterrées dans des terres uniquement argileuses à une profondeur de deux à trois mètres, durant une période minimum de 15 à 30 ans pouvant aller jusqu'à 50 et 100 ans. Sa valeur est inestimable et il est rare que les pauvres aient la bonne fortune de le fumer.

La partie de l'opium qui est destinée à être fumée porte le nom de *Aphien Sott* ou chandos ; le résidu enlevé de la pipe après la consommation de *aphien sott* se nomme *Ayk aphien* ou dross.

Le *Ayk aphien* procure également une euphorie, mais il coûte bien entendu meilleur marché ; les classes inférieures le consomment en le mélangeant avec les *aphien sott*. Il est évident que ce mélange a une saveur et un goût moins agréables que l'*Aphien Sott*, par contre il est plus toxique et plus riche en morphine.

Une pipe d'*Aphien Sott*, après la préparation, renferme environ 0,15 à 0,30 centigrammes d'opium.

La quantité de pipes fumées est variable suivant les

trois classes de fumeurs : les amateurs, les habitués et les grands fumeurs.

Les AMATEURS ou fumeurs par curiosité ne fument qu'occasionnellement et recherchent un divertissement plutôt qu'une euphorie; ils n'en prennent pas plus de cinq pipes, car pour la première fois l'opium ne se tolère que très difficilement.

Les HABITUÉS (petits intoxiqués) sont des fumeurs moyens consommant environ cinquante à cent pipes par vingt-quatre heures.

Quant aux grands fumeurs, qu'on appelle aussi FUMEURS ÉTERNELS, l'opium pour eux c'est la vie. Leurs combustions se chiffrent à deux cents pipes et même plus par jour.

On échelonne sur trois degrés les PASSIONS OPIUMIQUES : le *trait d'esprit*, la *rêvasserie* (griserie), et l'*ivresse opiumique* qui est une conséquence de l'intoxication chronique.

Le *trait d'esprit* n'est qu'une légère excitation psychique qui exalte avec enthousiasme les facultés intellectuelles, et s'accompagne d'un état euphorique; le bien effectif, est souvent calme ; mais après un certain temps, se manifeste le sentiment de bien-être et l'état psychique est surexcité. Les idées et paroles surgissent avec facilité, soit pour alimenter des conversations, soit pour remémorer des souvenirs antérieurs. Enfin arrive un sommeil caractéristique, gai et plus ou moins heureux, mais en aucun cas malheureux, accompagné de rêves doux, de visions baignées dans un brouillard de paradis; ce syndrome psychique est analogue à celui

de la cocaïne, mais il est plus lent comme évolution.

La *rêvasserie* (griserie), c'est l'état de surexcitation qui atteint un niveau plus prononcé que précédemment. Le monde intérieur seul existe alors, tandis que le monde extérieur s'éloigne complètement et disparaît. C'est un délire doux, qui s'approche légèrement des hallucinations psychiques, avec suppression rapide des douleurs physiques et morales ; mais ce sommeil est intelligent et s'accompagne d'une sensation de fuite du temps extrêmement rapide. Le temps est raccourci et cela constitue un charme, un bonheur.

Quant à l'*ivresse opiumique*, elle rentre dans le troisième degré de l'intoxication progressive. A la suite d'une absorption de forte dose, l'état d'obnubilation est très accusé, et il est suivi d'onirisme parfois hallucinatoire.

Les ivresses délirantes et hallucinatoires sont généralement idéatives et calmes. Dans les cas graves, toute une série de symptômes sont inquiétants, tels sont : le pouls faible et irrégulier, les sueurs, le visage livide, la respiration embarrassée, et parfois l'incontinence des sphincters, les convulsions ; une crise opiumique peut se terminer par une mort lente

Le chanvre indien, Haschish, dit Kanchha.

Dans les pays orientaux tels que le Cambodge, on fume le *Kanchha* ou chanvre indien ; il est très en honneur. Il pousse abondamment en mai. On commence alors à cueillir ses feuilles et on les laisse sécher au soleil.

Suivant les coutumes, la cueillette doit avoir lieu en

riant, en plaisantant, en simulant l'ivresse pour que les feuilles aient toute leur efficacité.

La pipe est composée d'un tuyau en bambou où l'on introduit un peu d'eau jusqu'au niveau du fourneau ; ce fourneau est généralement fait avec une noix d'arec creusée, ou en bois d'ébène.

Le chanvre indien haché et mélangé avec du tabac à fumer, est placé dans le fourneau. La fumée aspirée se purifie en passant au travers de l'eau que contient ce tuyau.

Après cinq ou six pipes de *Kanchha*, on tombe dans un sommeil ou une somnolence fort agréables. L'appétit est considérablement augmenté, les aliments sont devenus plus savoureux.

Le sujet éprouve un sentiment d'excitation extraordinaire ; l'état de conscience est particulièrement agréable. Le paysage le plus vulgaire paraît magnifique ; le chant le plus médiocre paraît divin ; les minutes sont des siècles. Contrairement à l'opium, le temps est allongé. Les objets énormes se rapetissent alors que les petits s'agrandissent ; c'est ainsi qu'une motte de terre paraît une montagne pour le fumeur et qu'il lève la jambe jusqu'à se renverser afin de pouvoir la franchir ; l'excitation génitale est parfois augmentée.

Dans les circonstances graves, l'*ivresse de Kanchha* occasionne un délire nettement psycho-sensoriel avec la prédominance d'hallucinations auditives ; elle rend craintif et timide. Un bruit quelque peu soudain ou une grosse voix fait frémir le fumeur ; devant un porteur d'arme, il se prosterne aux pieds.

DEUXIÈME PARTIE

ÉPOQUE ACTUELLE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION DE LA MÉDECINE OCCIDENTALE AU CAMBODGE LES RÉFORMES ET LE PROGRÈS MÉDICAL

Nous arrivons à notre époque de progrès matériels prodigieux, où la médecine occidentale a fait son entrée en Extrême-Orient. Nous avons peu de choses à dire, vu l'uniformité du développement de la médecine sur la presque totalité du monde entier.

Les premières œuvres furent l'installation d'établissements médicaux provisoires. Ce sont des médecins militaires qui vinrent distribuer le nécessaire et donner les soins à ceux qui faisaient appel à leur science. La répartition de ces établissements fut organisée rapidement dans les provinces du Cambodge. Les installa-

tions se sont ensuite agrandies, en commençant par les provinces les plus proches de la capitale.

Dans la ville, dans les écoles, dans les provinces l'hygiène urbaine et rurale eut force de loi, ainsi que les prophylaxies des maladies contagieuses et transmissibles.

Les étangs et les mares des régions proches du centre, furent remblayés, car ce sont ces flasques d'eau qui développent les agents recteurs du paludisme.

Les égouts furent immédiatement construits. L'éclairage à pétrole ou à l'huile de coco, fut remplacé par la lumière électrique et les bâtiments en briques ou en béton armé furent substitués aux maisons sur piloti. Le déboisement aux environs de la capitale fut rapidement mis à l'œuvre.

Le peuple oriental Khmer souffre d'un besoin d'organisation. La France s'est aperçue de bonne heure qu'il fallait faire le nécessaire pour anéantir les dangers sociaux qui faisaient un si grand nombre de victimes.

Tant d'habitants ont été frappés avant l'intervention française, car la médecine khmère à base de sorcellerie n'est autre que du charlatanisme.

La Métropole s'est occupée d'introduire en bon ordre, cette science médicale qui soulage tant la misère humaine ! Elle a de grands intérêts, matériels et moraux, à défendre sur cette terre orientale où les germes nocifs se dégagent des vertiges d'un passé troublé. Et devant les réalisations, la grande masse de la population khmère demeure éblouie.

Au cours de la guerre mondiale, la nation cambod-

gienne, avec un loyalisme éclatant, a su montrer son amour pour la France. Beaucoup de jeunes gens et d'hommes se sont engagés volontairement pour la durée de cette campagne, où ils donnaient leur âme et leur sang ; ils ont combattu l'ennemi dans les tranchées, se considérant comme des enfants de la France.

Depuis la nouvelle réforme, tant au point de vue médical qu'à celui de pure culture française, les Khmers sont satisfaits. Le progrès médical a libéré l'âme cambodgienne qui était confinée dans un triste passé. Les sciences médicales expriment un ensemble de vue profonde, et ont entièrement contribué à donner une physionomie spéciale à la splendeur toute matérielle des grandes civilisations.

Quelle disproportion entre le régime actuel et celui qui a précédé la conquête française !

La médecine occidentale a conquis le peuple cambodgien qui est naturellement très croyant, et l'a même dominé, en délivrant sa religion de toutes les superstitions qu'exploitaient les guérisseurs de tout acabit.

CHAPITRE II

—

CONSTRUCTION DES HOPITAUX, MATERNITÉS, LAZARETS, INFIRMERIES, ORPHELINATS, SANITAIRES MARITIMES, BUREAUX D'HYGIÈNE RÉORGANISATION, etc.

PROPHYLAXIE.

CONCLUSIONS.

L'organisation actuelle, qui a apporté l'état civil, la révision de la législation, du droit cambodgien, le Code Pénal, le Code Civil, le Code d'Instruction Criminelle, le bureau d'hygiène, a métamorphosé très rapidement le pays.

Des écoles primaires élémentaires, et d'enseignement professionnel sont d'un grand intérêt pour le peuple khmer.

Pour les magistrats indigènes, il existe une école spéciale dite *Kromakar* d'où l'on sort comme fonctionnaires des provinces.

Le Musée économique du Protectorat, le Service Géologique et le Comité local d'Hygiène du Cambodge sont d'une organisation parfaite.

L'Ecole des Arts Cambodgiens et le Musée Albert Sarraut sont placés sous la direction de M. Georges Groslier, qui possède une connaissance très approfondie des Arts Khmers, abandonnés depuis longtemps.

Nous devons avoir, en outre, une enthousiaste reconnaissance envers M. le député Ernest Outrey, ancien Résident Supérieur au Cambodge, qui, le premier, a pris l'initiative de la réorganisation des *routes*. des *canaux*, des *constructions de bâtiments* et des *services épidémiologiques*. L'*instruction*, la *justice*, la *sécurité*, le *redressement des erreurs*, les *installations hygiéniques*, qui furent son œuvre, représentent un progrès considérable.

Prophylaxie

Pour la santé publique, on recrute des médecins auxiliaires, des vétérinaires sortant de l'Ecole d'Hanoï, qui sont placés comme des aides des Docteurs diplômés de la Métropole.

Le nombre des médecins auxiliaires actuels ne dépasse pas la vingtaine. Il est réparti entre la Capitale et les Provinces. Cette quantité est bien maigre pour un pays de 1.500.000 âmes.

L'assistance médicale est créée dans toutes les provinces. Les nouvelles méthodes thérapeutiques et prophylactiques ont conquis la confiance khmère et ont rempli d'admiration toutes les populations.

Des mesures énergiques ont été prises contre les maladies épidémiques et contagieuses. Par exemple contre

la peste : on procède à l'isolement, à la désinfection, à la fermeture, au traitement dans un lazaret ou dans des services spéciaux. Il en est de même pour le choléra ou autres maladies. Les *vaccinations* et *revaccinations* sont faites régulièrement afin de lutter contre les maladies infectieuses, endémiques et épidémiques : choléra, peste, dysenterie, variole, tuberculose, méningite cérébro-spinale infantile, dengue, paludisme, etc... Les Cambodgiens apprécient la très grande valeur de la quinine dans l'impaludisme. Dans certaines provinces, l'Etat distribue gratuitement la quinine.

Des services sanitaires maritimes sont établis dans le golfe de Siam. Sur le territoire cambodgien, l'organisation *médicale* et *sanitaire maritime* est actuellement établie comme suit : 22 *postes médicaux*, 11 *ambulances*, 1 *lazaret*, 1 *asile d'incurables*, 1 *léproserie*, 1 *orphelinat*, 3 *hôpitaux mixtes*, 1 *clinique dentaire*, 1 *maternité*, 2 *infirmeries*, 1 *laboratoire de bactériologie*.

Au point de vue médical, la protection des troupeaux chez les Khmers était nulle. Ils ne les défendaient pas plus que leur propre famille. Leur manque de soins et leurs méthodes d'élevage, détruisaient peu à peu la race des bovidés.

Mais à présent, grâce au service vétérinaire et à la lutte contre les épizooties, la mortalité des bestiaux a beaucoup diminué.

Nous terminons cette thèse après une étude sur place ; il nous a paru intéressant d'en faire connaître les résultats en France où l'on ignore l'évolution médicale et le développement général de toute l'Indochine ; ces trans-

formations ne cessent de multiplier leurs bienfaits merveilleux.

Le Cambodge placé sous la protection de la France depuis le règne de S. P. Norodom Ier, est une des parties de l'Indochine Française les plus riches et les plus florissantes ; il a jusqu'ici évolué en pleine prospérité et les rêves d'avenir les plus brillants et les plus audacieux sont permis.

CONCLUSIONS

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I. — En résumé, le Cambodge rectangulaire dont les terres, l'hydrologie, les produits du sol, la chasse, la pêche, la culture, les monuments artistiques, font l'objet de tant d'études, a une civilisation ancienne en voie d'abolition.

Le climat est chaud, la fraîcheur se trouve au bord des fleuves ; l'humidité est plus marquée dans le Nord de l'Indochine. Les pluies renouvellent la végétation. La grande sécheresse détruit les larves d'annophèles, et elle évite certains endroits où peuvent proliférer les protozoaires.

Dans l'aperçu général de l'histoire du Cambodge, soit à la période pré-angkorienne, soit à l'époque actuelle, nous remarquons combien ce royaume conserve encore ses mœurs et ses rites traditionnels. Aujourd'hui, la nation khmère est satisfaite de la civilisation nouvelle.

Chapitre II. — L'étude et la description de l'ethnographie cambodgienne dans ses rapports avec la mé-

decine, montre une provenance de l'Inde Ancienne. Rien n'a été inventé par la nouvelle génération ; on ne fait que traduire les Livres Saints, les Langues Sanscrites et le Pâli. Les superstitions sévissent jusque dans la science médicale et astronomique ; nous pouvons affirmer que la civilisation khmère est la fille émancipée de la civilisation hindoue.

La procréation conserve encore sa noblesse de caractère. Les cérémonies traditionnelles remontent des ancêtres.

Nous observons ici, à quel point, la retraite de la jeune fille *Thvœu-Bonn-Chaul-Molop*, et la sortie de la retraite *Thvœu-Bonn-Chen-Pi-Molop*, sont encore en usage actuellement. Les fêtes se poursuivent malgré la civilisation moderne. Le but en est de conserver la santé, d'écarter toutes maladies.

Les traditions et croyances superstitieuses khmères dans la Médecine, ne manquent guère d'intéresser les peuples d'Europe. Elles ont trait : aux revenants *Khmoch-long*, aux génies bienfaisants *Arak*, aux goules *Ap*, aux fœtus annonciateurs *Kaun Krâk*, au loup-garou femelle *Smel*, etc... etc. Tous ces êtres de superstition appartiennent aux sciences occultes. Les esprits bons ou mauvais, les sorciers, les cérémonies magiques, les voyants qui chassent les mauvais esprits ou appellent les bons, sont mentionnés parfois dans les documents de la langue sanscrite, mais ce qui appartient à la magie, à l'origine diabolique, n'est pas cité dans le *pâli*. Les paroles de Bouddha ne sont pas liées aux esprits infernaux, ni aux exorcismes.

Chapitre III. — Nous savons que la médecine hindo-cambodgienne, à base de sorcellerie, ne pouvait s'exercer sans l'intervention des cérémonies rituelles plus ou moins solennelles. Ces cérémonies règlent presque tous les faits de la vie, depuis l'*évolution du fœtus* jusqu'à l'*agonie* et même jusqu'à *la crémation*. Les *Krou Khmers* (Mâ) ou médecins, emploient bien les propriétés de différentes plantes, mais font suivre leur application de *Robien Akum* c'est-à-dire, prières magiques, de *Kbourn*, livre évangélique.

Un principe qui s'oppose à la médecine occidentale, c'est que, depuis l'origine ancestrale, *la femme Khmère, quel que soit le degré de la fortune, qu'elle soit princesse ou fille de peupte, en aucun cas, ne consent à se mettre nue devant un médecin homme, fût-il des plus réputés ; ses sentiments de honte et de pudeur n'admettant pas l'intervention du sexe opposé en pareille circonstance.*

Les rites obstétricaux concernant la fête de la grossesse, la fête de l'accouchement, étaient toujours plus ou moins pompeux. Ils sont accompagnés de prières, d'invocations méthodiques et religieuses.

Quant au diagnostic des matrones, leurs procédés présentent quelques analogies avec ceux des sages-femmes occidentales. Pas de procédés mécaniques, ni de forceps, ni de moyens pratiques ; la délivrance est faite avec la main, sans asepsie, tant bien que mal.

Quand l'enfant est né, après l'accomplissement de certains rites, on fait la toilette du nouveau-né, on l'apporte sur un linge blanc et on le met au repos.

Le baptême de l'enfant consiste en un bain devant les

religieux en prières ; la sage-femme verse de l'eau sur la tête, les épaules, tout le corps en prononçant des paroles d'heureux présage, de prospérité, de longévité. Après avoir fait boire à l'enfant une cuillerée à café d'eau de coco, la matrone commence à lui raser les cheveux. Cela s'appelle *Kao-sâk-Prey*, premier rasement de cheveux. Ensuite, le père proclame le nom de l'enfant, et la fête est terminée.

En ce qui concerne les rapports entre la mère et l'enfant, nous disons que l'allaitement mixte, avec usage du biberon, était inconnu chez les Khmers jusqu'à la période post-angkorienne. Les femmes fortunées avaient leurs nourrices et leurs duègnes ; les pauvres allaitaient elles-mêmes leurs enfants. La race asiatique, en général, a un développement très tardif, elle n'est pas précoce. Les bébés ne commencent à marcher que vers les deux ans et demi ou trois ans, contrairement aux bébés européens qui font leurs premiers pas vers le neuvième à quatorzième mois et qui, à trois ans, causent comme de petits savants.

L'avortement et l'infanticide étaient complètement inconnus. Il n'existait pas de spécialistes pour expulser le fœtus avant terme ; seule, l'infection était la cause de l'avortement. Le meurtre d'un enfant, particulièrement d'un nouveau-né, ne se produisait jamais. Au contraire les mères qui se trouvaient sans enfant, n'étaient pas heureuses.

Chapitre IV. — Les maladies exotiques ayant des rapports avec la goule sont : le paludisme *Krounn-chang*, le

choléra *Tiam-Ngu-chos-Khoout*, la dysenterie amibienne *Muol-chiam*, la peste *Pèh*, l'éclampsie *tas-phleung* ou *Prey-Kala-phleung*. Toutefois, on les considère comme ayant pour origine des ancêtres, des revenants, des esprits mauvais, des génies. Les *Krou Khmers* (Mâ traitant ces maladies, avec des divers remèdes, végétaux ou animaux, suivis de *Robien-Akum*, formules magiques, ou de *Sen-pé* offrandes de vivres, afin de faire éloigner et retourner dans leur domaine les êtres qui les causent.

La phase épidémique consiste à célébrer des fêtes dans les pagodes ou dans des autels à domicile, pour former un vœu de protection contre toute épidémie.

Chapitre V. — La lèpre au Cambodge, cette redoutable maladie, est connue depuis le temps des Varmann jusqu'à l'époque actuelle. L'anecdote du Roi Lépreux nous amène à parler d'une ère bouddhique dont nous avons des éléments jusqu'en l'an 838, qui est perdue ensuite, et il lui succède une nouvelle ère en l'an 916 de laquelle régnait un souverain lépreux Préasang-Chak.

Au cours d'une réception, un mandarin manqua de respect au Souverain. De colère, le roi le tua avec l'Arme Sacrée, mais une gouttelette sanguine avait maculé Son corps, et la lèpre apparut quelque temps après. Le souverain, dans son orgueil, n'écouta pas le traitement du savant vieil Ermite Ta-Maha-Eysey, et de ce fait, jusqu'à nos jours, la lèpre est restée incurable.

Dans la période pré-angkorienne, la lèpre se déve-

loppa peu à peu. Hommes, femmes, enfants, vivaient dans une promiscuité antihygiénique dans la maison familiale ; ils buvaient à la jarre commune, dans le bol commun préparant le riz de la maisonnée.

A cette époque de Varmann, les services d'assistance semblent s'être préoccupés du sort des lépreux. Parfois la nourriture était fournie aux lépreux.

A quelque distance du village dans la forêt, une hutte grossière leur est élevée, et un membre de la famille, ou à défaut une personne de bonne volonté, vient, à des heures régulières, leur porter du riz et du sel. La ration est déposée à proximité de la hutte, toujours au même endroit, où le lépreux averti saura la retrouver, jusqu'au jour où quelque tigre instruit des sorties régulières des lépreux, jugera bon de les rayer définitivement du nombre des dangers sociaux.

Jusqu'à nos jours, l'état de la lèpre au Cambodge semble être demeuré stationnaire. Actuellement, la prophylaxie et les essais thérapeutiques dans la province de Trenng, sont confiés à un médecin cambodgien *Krou Pen*. Il déclare qu'il n'a jamais obtenu de guérison complète.

Chapitre VI. — L'incinération rituelle *Bochéa Khmoch* dans ce pays de rite, de coutume, où le respect de la tradition est le plus tenace des sentiments, est une cérémonie curieuse. Les pratiques funéraires honorent toujours les morts par de grandes pompes merveilleuses. La dépouille mortelle, après avoir été lavée et enveloppée dans de la soie blanche, est introduite dans le cercueil.

La bière est ensuite fermée et clouée hermétiquement. Le cercueil est déposé au bûcher. La procession va depuis la maison mortuaire jusqu'au crématorium.

Le lendemain, les cendres et les débris d'ossements sont recueillis dans une *urne* ; cette *urne* est déposée au *cénotaphe* ou *nécropole*.

Au point de vue hygiénique, la crémation est un des meilleurs procédés ; cependant, on reproche à l'incinération d'avoir empêché la recherche posthume des accidents, et celle des substances toxiques et des poisons hémolysants.

En matière de pharmacologie et de thérapeutique khmères, le *Krou* (*Mâ*) médecin, soigne selon sa méthode et ne cherche pas à se perfectionner davantage. Il existe également des remèdes d'*origine végétale*, *animale* et *psychique*, de cette dernière origine, sont les *Robien Akum*, prières magiques et les conjurations.

En Extrême Orient khmer, l'opium est très répandu ; les *fumeurs* sont beaucoup plus nombreux que les *mangeurs* ou les *buveurs*. On classe les fumeurs en trois grandes catégories : 1° Les AMATEURS, qui ne fument que par curiosité ; 2° les HABITUÉS, qui sont des fumeurs par coutume ; 3° enfin, les grands fumeurs que l'on appelle les FUMEURS ÉTERNELS.

On distingue trois degrés dans les PASSIONS OPIUMIQUES ; le *trait d'esprit*, la *rêvasserie* (griserie), et l'*ivresse opiumique* ; cette dernière est la conséquence de l'intoxication chronique.

Quant au chanvre Indien dit *Kanchha*, il est très en honneur au Cambodge. Il est hâché et mélangé dans du

tabac à fumer ; il se fume avec une pipe à eau ; la fumée aspirée se purifie en passant au travers du liquide que contient ce tuyau. Cinq ou six pipes suffisent pour faire tomber dans une somnolence fort agréable.

L'*ivresse de Kanchha* peut occasionner un délire nettement psycho-sensoriel avec prédominance d'hallucinations auditives.

ÉPOQUE ACTUELLE (CONTEMPORAINE)

Chapitre. I — La deuxième partie commence à l'intruction de la Médecine occidentale au Cambodge et à la réforme du progrès médical.

Cette introduction fut d'abord l'installation d'établissements sanitaires, l'ordonnancement de mesures d'hygiène urbaine et rurale, de mesures prophylactiques.

La nouvelle réforme, tant au point de vue médical qu'à celui de pure culture française, a inspiré au peuple khmer un sentiment de reconnaissance, qui contribue à donner une physionomie spéciale à la splendeur toute matérielle des grandes civilisations. Cette science médicale soulage tant la souffrance physique que morale de la misérable nature humaine, qu'elle a su, contre le gré de la croyance et superstitieuse khmère, conquérir les esprits et les cœurs.

Chapitre II. — Les constructions des *hôpitaux*, *maternités, lazarets, infirmeries, orphelinats, sanitaires maritimes ; bureaux d'hygiène, réorganisations* ont été magnifiquement réalisées. A noter en passant que les *services*

géologiques et *épidémiologiques* du comité local d'hygiène du Cambodge sont d'une organisation parfaite, et représentent un progrès médical considérable.

La prophylaxie des nouvelles méthodes thérapeutiques est répartie entre la Capitale et les Provinces. Des médecins auxiliaires et vétérinaires sortant de l'école de Hanoï, font partie de l'assistance médicale, et sont distribués dans tout le territoire du Cambodge. Des mesures énergiques pour les vaccinations et revaccinations ont été prises contre les maladies épidémiques et contagieuses. Des services sanitaires maritimes et ceux des vétérinaires sont établis en bon ordre.

Enfin, nous concluons cette thèse, après une étude sur place, qui nous montre que la médecine au Cambodge, ne cesse de se développer et de multiplier ses bienfaits merveilleux.

Elle contribue puissamment à mettre en valeur cette Indochine qui a mérité par sa richesse d'être appelée la Perle des colonies françaises.

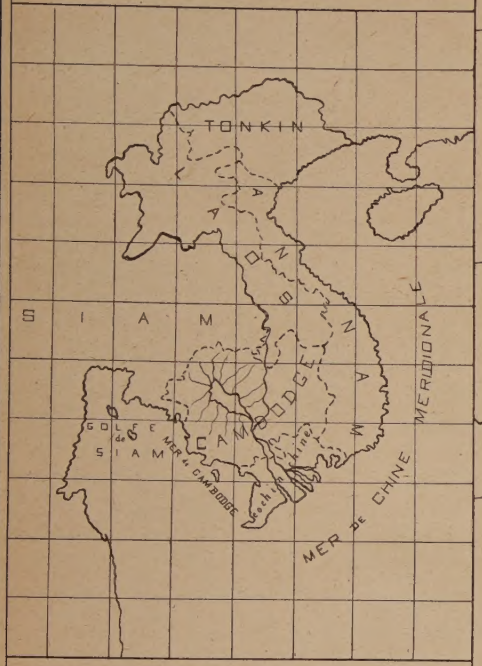
Vu, le Doyen,
H. ROGER.

Vu, le Président de la thèse,
TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

1929. St-Amand (Cher) — Imp. A. CLERC

INDOCHINE
EXTREME-ORIENTALE



LEGENDE

- CAPITALE D'ETAT
- CHEFLIEU de PROVINCE
- SOUS-PREFECTURE
- LIMITE D'ETAT
- ROUTE
- FLEUVE
- MONTAGNE
- SOURCES THERMALES
- SITE ARCHEOLOGIQUE
- *Gisements de Saphirs et de Rubis*

ECHELLE 1:2.500.000

0 25 50 75 100 125 150 K.

TOUS DROITS RESERVES: Dr NORODOM

Carte inédite